

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

VIN MARIANI.

*Le plus efficace et le plus agréable
des toniques et des stimulants.*



Ne constipant jamais

A MARIANI

Il est parfait, en vérité
Ce vin qui vous rend la santé
Et qui dissipe l'humeur noire.
Il est de telle qualité
Que du moment qu'on l'a goûté
On voudrait tous les jours se croire
Langui-sant et débilité.
Pour avoir prétexte à le boire.

VICTORIEN SARDOT

DOSE:— Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux
repas, pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal
Seuls agents au Canada.

VOL. III - NO. 20

Samedi, le 30 Janv. 1897

SOMMAIRE DES GRAVURES :

S. H. LE MAIRE DE MONTREAL - SOUVENIR DU BANQUET
BEAUX-ARTS — Hiver — Meissonier et son œuvre, — le Vin du Cure.

INCENDIE DANS UN COUVENT — Religieuses brulées vives.

MAINTENU DANS LE FEU PAR UN CHIEN

SOUS LA TENTE EN HIVER — Interieur d'un Campement pour une com-
pagnie, en Russie.

CURIOSITE NATURELLE — La Grotte du Dragon dans l'île Majorque.

Le berger Jupille etouffant un chien enrage — Un glacier

Le pont-canal de Digoin et celui du Guetin

Histoire de Bonne Résolution, en six tableaux

Gravures comiques — Illustrations de Napoleon, etc.

LE NUMERO : 5 CENTINS

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX;
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES;
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama
Universel
 JOURNAL HEBDOMADAIRE

D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : (UN AN, - \$2.50)
 (SIX MOIS, \$1.25)

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :
 1560, RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

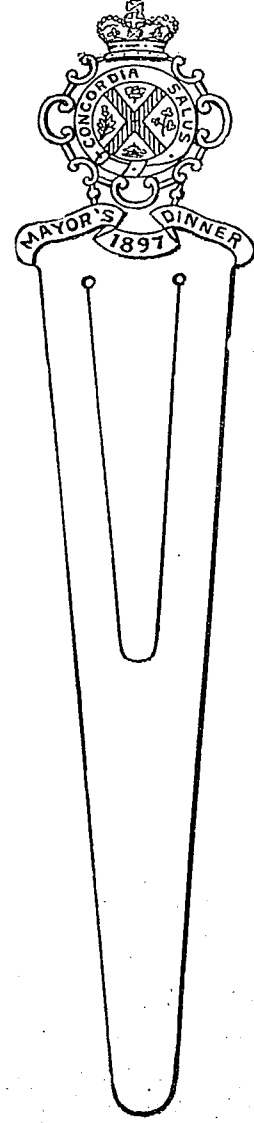
A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

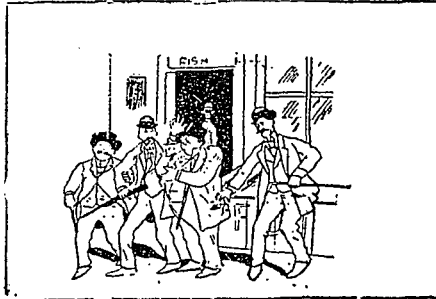


S. H. LE MAIRE DE MONTRÉAL, R. WILSON SMITH



Fac-simile du coupe-papier souvenir, en or et argent, donné à chaque convive,
au banquet du maire, le 20 janvier 1897.

UN DETECTIF NATUREL



Au marché, le farceur glisse un crabe dans la poche de son ami.



La bande joyeuse, un peu plus tard, attire l'attention d'un "pickpocket"



Et le résultat est une surprise pour tous, — surtout pour le filou qui voulait prendre et qui s'est fait prendre... les doigts.

Un maquignon venait de vendre un cheval à un paysan. Tenant encore le prix dans sa main, il dit à l'acheteur en goguenardant :

— Il faut que je vous fasse une franche confiance ; ce cheval n'a que deux défauts, mais il a deux défauts.

— Et lesquels ben, fit le paysan.

— Quand il est en liberté il est très difficile à attraper. — Oh cela ne faisons ren ! Je saurions ben l'attraper tout de même.

— Et quel étions le second défaut ?

— C'est que quand vous l'aurez attrapé, il est absolument bon à rien.

RENOUVELER UN BAIL



Locataire — Prétendez-vous charger aussi cher de loyer qu'il y a deux ans ?

Agent — Ce n'est pas trop madame, pour une maison toute meublée comme celle-ci.

Locataire — Mais il y a deux ans les meubles étaient neufs, tandis que maintenant ils sont tout détériorés par l'usage.

C'est vraie

Vous guérissez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du **Baume rhumal**. Il soulage instantanément et guérit rapidement. 25 cents partout.

EXAMEN DU SERVICE CIVIL



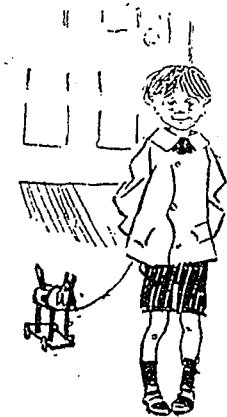
Examineur — Une licence de chien est-elle une taxe directe ou indirecte ?

Aspirant — Taxe indirecte, monsieur.

Examineur — Pourquoi ?

Aspirant — Parce que le chien ne peut la payer lui-même.

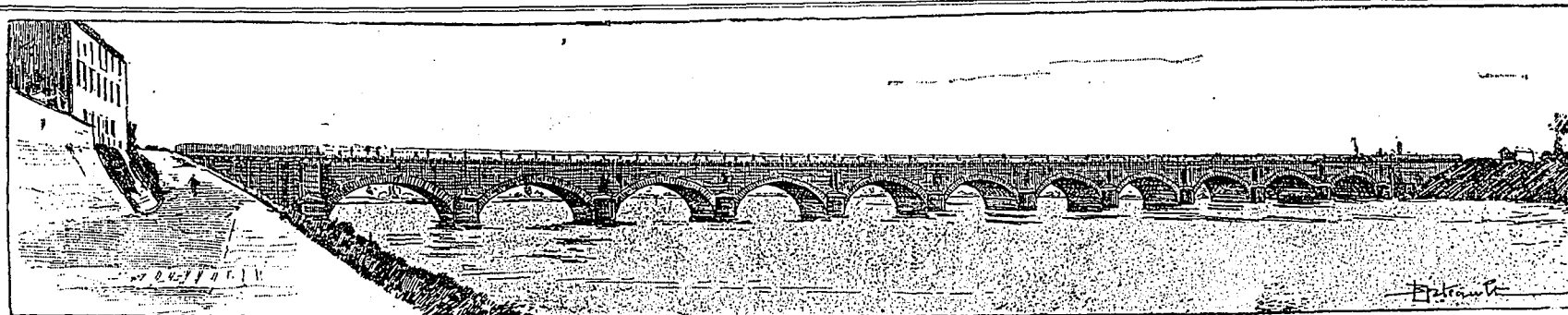
UN GARÇON QUI PROMET



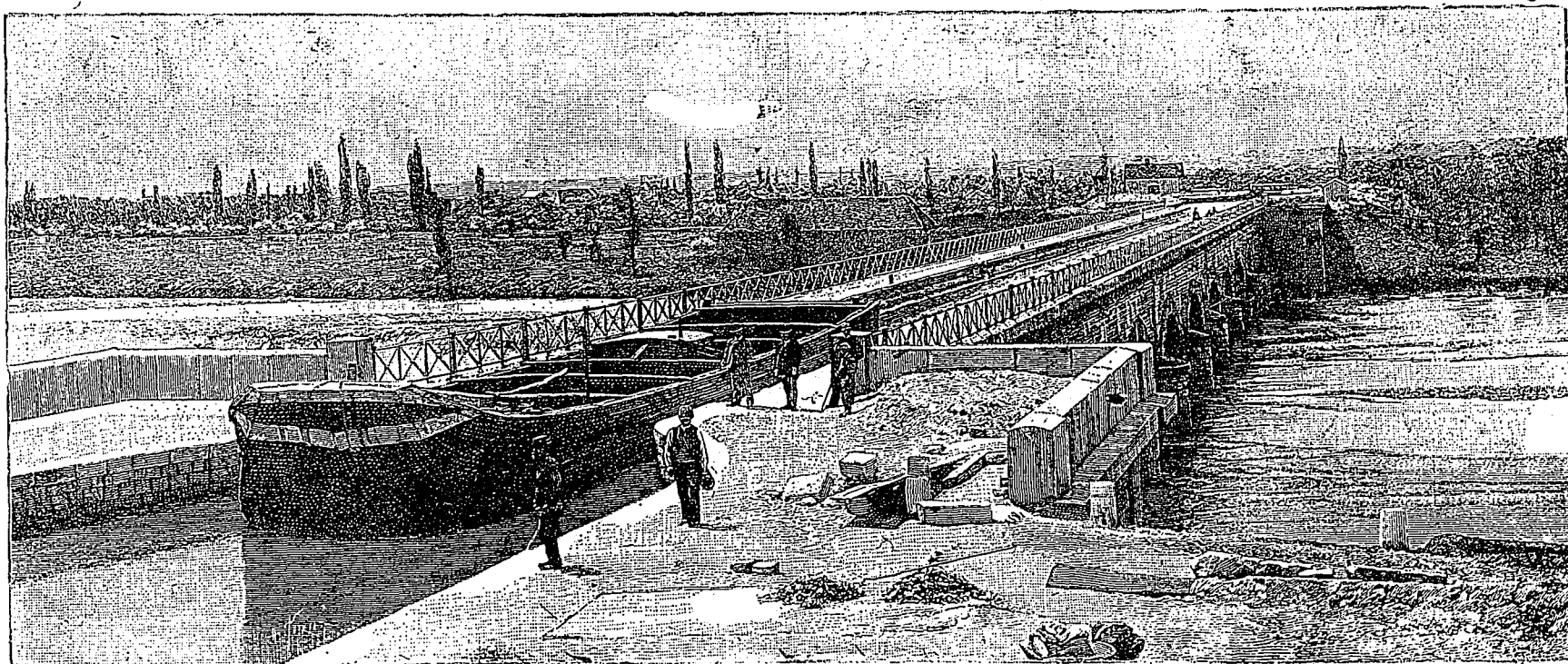
Un jour, quand je serai un homme, j'aurai un cheval comme mon oncle, le charretier, et je pourrai sacrer. Ça sera amusant !...



MAINTENU DANS LE FEU PAR UN CHIEN

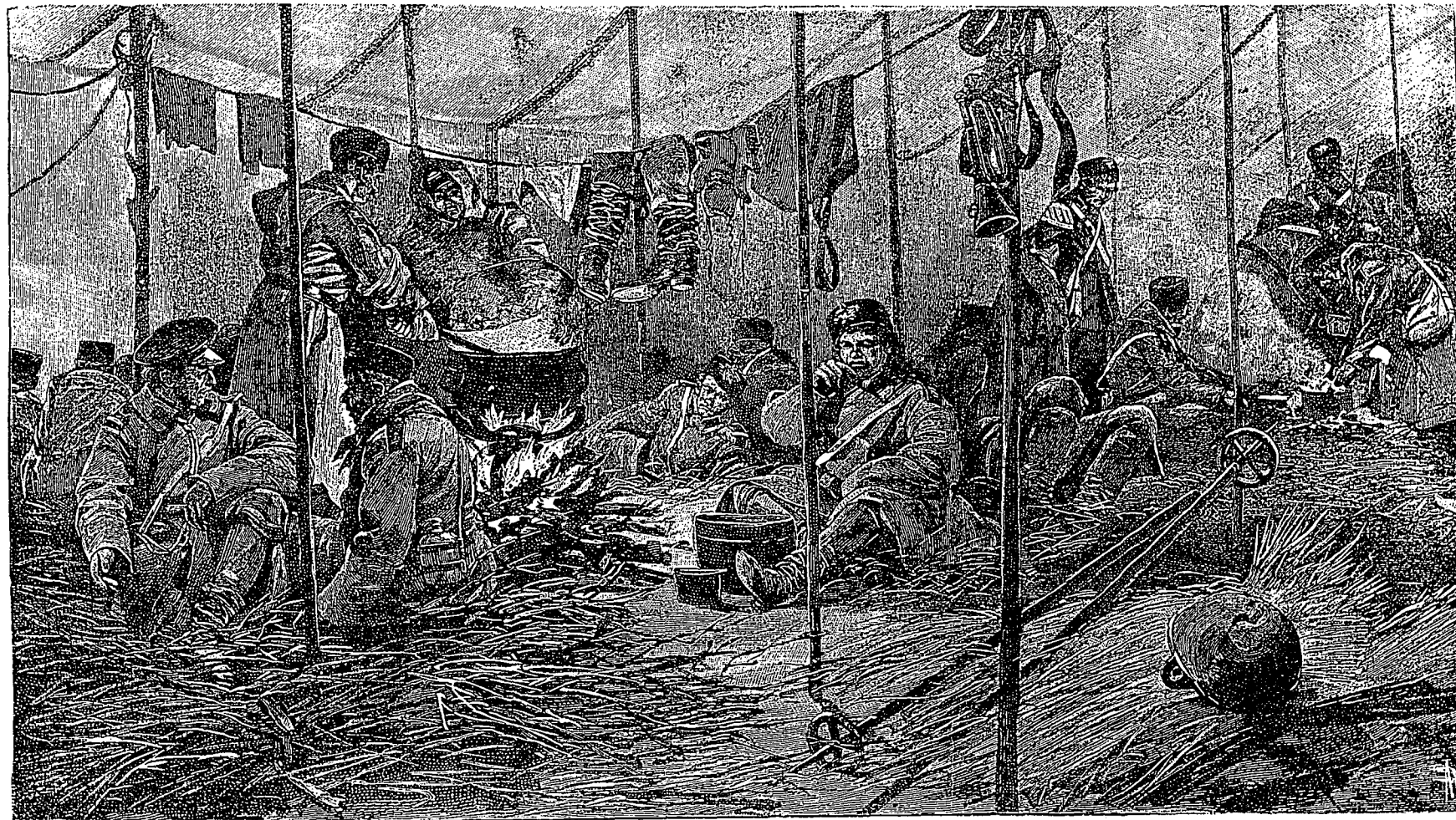


VUE EXTÉRIEURE DU PONT-CANAL DE DIGOIN, FRANCE



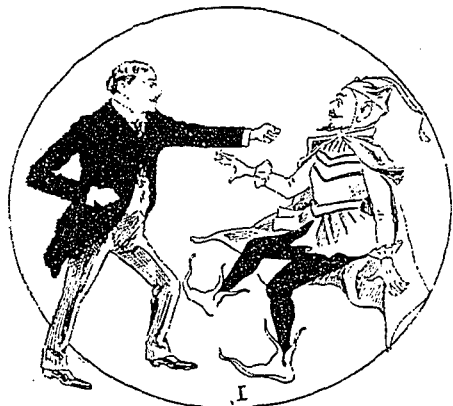
VUE INTÉRIEURE DU PONT-CANAL DE DIGOIN, FRANCE

ARMÉE RUSSE — SOUS LA TENTE EN HIVER



INTÉRIEUR D'UN CAMPMENT POUR UNE COMPAGNIE

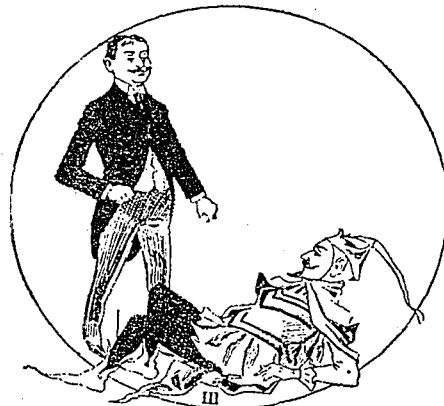
CONTE DE L'AN NOUVEAU — Etant l'histoire de bien des bonnes résolutions



1er janvier — Méphisto ne peut tenir debout devant l'homme nouveau, Bonne Résolution.



10 janvier — Bonne Résolution a triomphalement mis le pied sur le diable des mauvaises habitudes.



20 janvier — Bonne Résolution faiblit un petit peu et Méphisto essaie de se remettre sur ses pieds.



30 janvier — Méphisto entame une "flirtation" amicale avec son vieil ennemi, Bonne Résolution.



13 février — La coquetterie devient jeu dangereux.



20 février — Méphisto embrasse les bonnes résolutions et les étouffe.

MAUVAIS PAIEMENT

Le gérant d'une brasserie bien connue, remarquable pour sa sévérité et les soins qu'il met à montrer son autorité aux employés de l'établissement, remarqua un jour, pendant qu'il faisait sa ronde accoutumée dans les cours de la brasserie, un individu qui s'appuyait sur l'une des balustrades de côté de la voie ferrée. Il s'en approche, et lui demande combien il gagne par semaine. — Neuf piastres, répond l'homme. Il lui remet les neuf piastres, avec intimation de le débarrasser de sa présence parce qu'il n'avait pas les moyens de payer les paresseux.

Le lendemain il retrouve l'individu à la même place, et, d'un ton colère : — Je croyais vous avoir congédié, hier ?...

Qu'on juge de la surprise et de l'ennui du gérant quand l'individu lui apprit qu'il était employé là par la Compagnie du chemin de fer.

Un trésor

Si toussiez prenez du Baume rhumal : il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient. En vente partout.

UN MENDIANT POLI

Comment se fait-il, demandait une dame à un mendiant, qu'un homme fort comme vous l'êtes se fasse mendiant ?

— Madame, répondit-il en s'inclinant, c'est la seule profession dans laquelle un gentleman puisse s'adresser à une charmante femme comme vous, sans passer par les formalités d'une présentation.

Logiques féminines :

— Avez-vous une raison pour douter de ce que je vous dis.

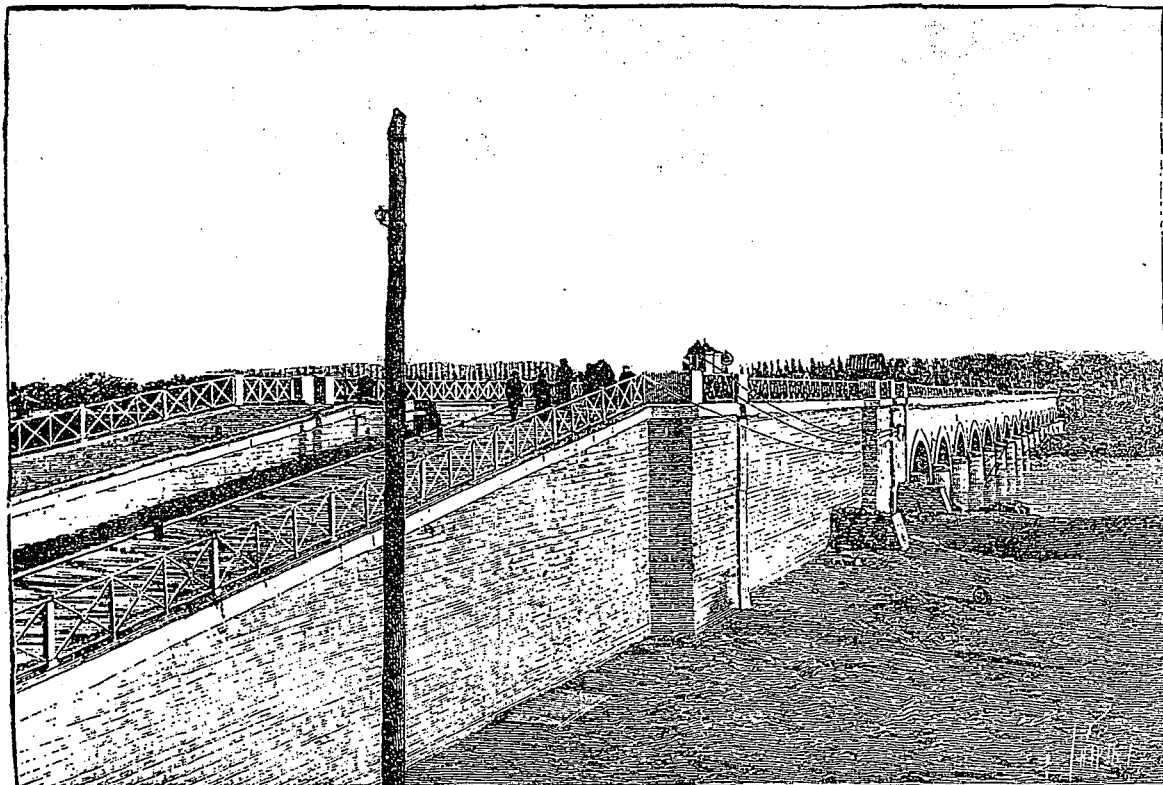
— J'en ai une.

— Laquelle ?

— Je ne vous crois pas !



BEAUX-ARTS — HIVER



LE GUÉTIN : Vue extérieure du pont-canal et de la double écluse.

LES CANAUX DU CENTRE DE LA FRANCE

(Voir illustrations, page 536)

Les voies navigables du Centre, en France, sont à subir des travaux de transformation et d'unification très considérables. Les écluses sont reconstruites de façon à offrir des dimensions réglementaires de 38½ mètres de longueur utile, et le mouillage est porté à une profondeur plus grande.

Le tracé du réseau navigable du Centre est identique à celui des voies ferrées. La ligne fluviale du Bourbon-

nais va de Saint-Mammès à Lyon. Cette ligne offre une particularité assez curieuse, celle de posséder trois des grands ponts-canaux de France : ceux de Briare, du Guétin et de Digoin.

Nos illustrations font voir le pont-canal du Guétin, qui passe au-dessus de l'Allier, et celui de Digoin, qui conduit à la rive droite de la Loire.

Le pont-canal de Digoin comprend onze arches en maçonnerie de 16 mètres d'ouverture et dont le sommet se trouve à 7 m. 11 au-dessus de l'étiage. Sa longueur totale est de 243 mètres. Placé à proximité d'un coteau

assez abrupt, il permet à la voie navigable d'y pénétrer en tranchée immédiatement après l'une de ses culées.

Long de 348 mètres, entre culées, le pont-canal du Guétin est formé de dix-huit voûtes maçonnées, en anses de panier, de 16 mètres d'ouverture, qui s'appuient contre des piles en maçonneries de 3 mètres d'épaisseur. (Le mètre donne 39½ pouces de notre mesure).

MAINTENU DANS LE FEU PAR UN CHIEN

(Illustration page 535)

Cette histoire d'une mort des plus étranges nous vient de Loveland, E.-U. Deux vagabonds étaient entrés dans une grange pour y passer la nuit. Un peu avant le jour, au moment où ils descendaient du fenil, l'un d'eux fut saisi et terrassé par un chien "mastiff" très sauvage. L'autre vagabond, en allumant une allumette pour chercher une fourche, mit le feu au foin et les flammes se propagèrent très vite. Il fut impossible à ce dernier de secourir son compagnon, le chien tenant bon en dépit du feu, et tous deux, homme et bête, ont été brûlés vifs.

MON CŒUR

Au doux éclat de ton visage,
Comme au rayon du firmament,
Mon pauvre cœur sur ton passage
S'était entr'ouvert doucement.

Mais voilà que ta main distraite
A cueilli mon cœur en rêvant,
Comme on cueille une pâquerette
Que l'on effeuille ensuite au vent.

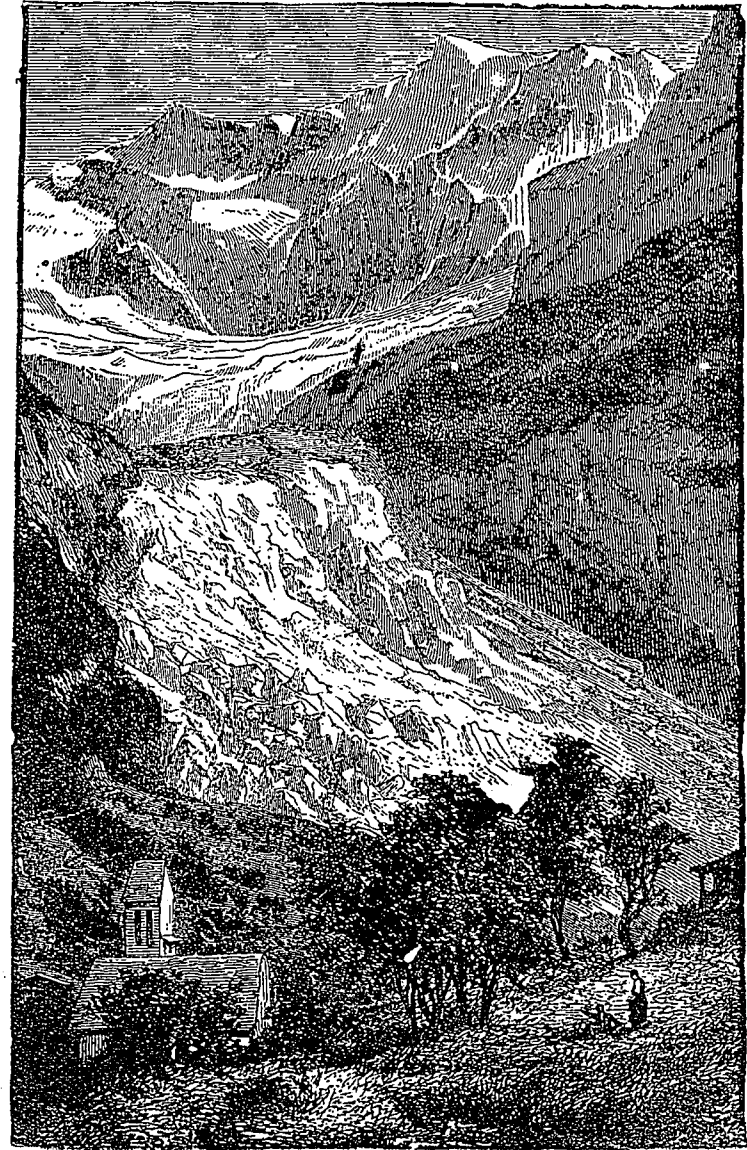
Tes doigts ont meurtri son calice,
Pétale à pétale arraché,
Et tes yeux ont vu mon supplice
Sans que ton âme en fût touché.

Et maintenant par toute plaine
Errent, sans parfum ni couleur,
Au gré mouvant de chaque haleine,
Les débris de mon pauvre cœur.

S'ENTENDRE SANS SE COMPRENDRE

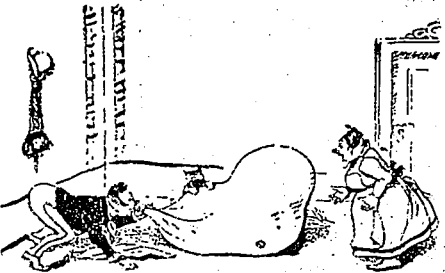


- Oui, et combien ceux-ci ?
- Soixante et soixante-quinze, madame.
- Cela monte assez haut, n'est-ce pas ?
- Vous pouvez toujours les couper par le haut, madame !...

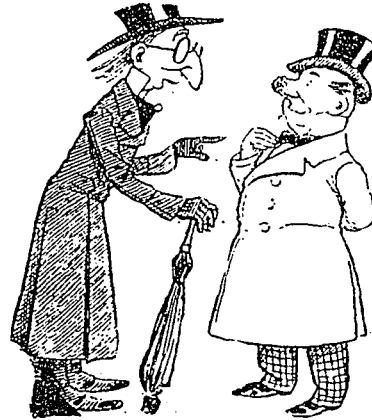


UN GLACIER

L'OXYGENE CONTRE L'ALCOOL



Un commis-voyageur loue une chambre non garnie et il s'improvise dans ses meubles, au grand ébahissement de la bailleresse.



“ Je vous assure, M. Boutonrose,” lui dit M. Savantus, qui étudie les sciences, “ qu'il est de fait qui par de profondes et rapides inhalations d'air pur, on peut devenir enivré par l'oxygène seulement.”



La figure de M. Boutonrose s'est épanouie dans un de ses meilleurs sourires et il a fait la remarque que c'était bon à savoir. Après avoir transigé des “affaires particulières” en ville, il s'est empressé de rentrer — seulement, c'était en voiture.



Et tout le long de la route il essayait de prononcer les mots “inhalations, enivré, oxygène,” de manière à être compris par Mad. B. Mais soit qu'il eut aspiré une trop grande quantité d'air pur, une fois en sa présence, il était sans paroles.

Un ventriloque manquait d'emploi, avait faim, se trouvait sans le sou. Que faire? Il se décida à entrer dans un restaurant, une idée géniale lui étant venue tout d'un coup. Il avait un chien avec lui. A peine installé, le garçon lui demanda: “que faut-il servir à monsieur?”

— Un bifteck! fit une voix qui semblait émaner de la gueule du toutou.

Tout le monde restait surpris. D'un bout à l'autre du dîner, non seulement le chien ordonna les plats qu'il fallait servir, mais il soutenait toute une conversation avec son maître.

Le patron du restaurant admirant fort ce prodigieux animal, offrit au ventriloque de le lui acheter.

On finit par tomber d'accord, et le chien fut cédé pour 100 piastres que son maître se hâta d'empocher.

— M'avez-vous donc vendu? interrogea le chien.

— Oui, Tom, pour 100 piastres.

— Ah! tu m'as vendu! s'écria le chien! Eh bien

mon vieux, je donne ma parole de chien que je ne dirai plus un mot.

Et il fut se coucher sous la banquette, sur un geste de son maître, qui prit aussitôt la porte.

Médecins et malades

Ont constaté, à leur grande satisfaction, que le **Baume rhumal** guérit radicalement: toux, rhumes, grippe, bronchite, coqueluche. Dans les cas les plus graves, le **Baume rhumal** a obtenu des guérisons inespérées.

Réflexion d'un gourmand:

— Celui qui ne visite pas souvent sa cave mérite que ses domestiques la vident.

LA FAMINE AUX INDES



CARTE DE LA REGION AFFECTEE

LA FAMINE AUX INDES

La région affectée par la famine aux Indes anglaises couvre une superficie d'un demi-million de milles carrés, c'est-à-dire un peu plus que toute l'étendue des provinces de Québec et d'Ontario. La population des districts en détresse est de 84 millions d'habitants.

La famine de 1876-1878 affectait 58 millions d'habitants; celle de 1865-1866, 47½ millions et celle de 1868-69, 44½ millions,



LE BERGER JUPILLE TUANT UN CHIEN ENRAGE

STATUE PLACEE A L'INSTITUT PASTEUR

Le nom du berger Jupille a été célèbre un moment, et on vient de le rappeler à propos du transfert des cendres de Pasteur.

C'est que la statue de Jupille figure dans la cour d'honneur de l'institut où va reposer l'illustre sauant.

Une statue à un berger? On se demande pourquoi. Qu'était-ce donc que Jupille? Un pauvre petit gars du Jura, fils d'un garde-champêtre.

BEAUX-ARTS — MEISSONIER ET SON ŒUVRE



LE VIN DU CURE (Collection Vasnier)

Il n'avait que quinze ans et s'était loué pour mener les bêtes aux champs.

Un jour — c'était le 14 octobre 1885 — il gardait son troupeau dans un pré. A cent mètres de lui environ, la route de Villers-Farlay à Cromans ourle de son ruban gris le tapis vert de la prairie. Entre la route et lui, une

demi-douzaine d'enfants jouaient et se roulaient sur l'herbe.

Tout à coup, un cri de terreur éclate. Qu'y a-t-il ? Jupille retourne la tête, et voici ce qu'il voit :

Un chien vient de franchir le fossé de la route et court droit sur le groupe des petits, les oreilles collées

au cou, l'œil farouche et sournois, la tête basse, — un chien enragé, évidemment !

D'un regard, Jupille a mesuré l'imminence du péril : deux secondes de plus, les enfants sont atteints, mordus, étranglés peut-être. Il n'hésite pas. D'un bond, il se jette entre eux et l'animal, brandissant son fouet pour l'effrayer.

Le chien se précipite sur lui, et, alors, entre cet enfant de quinze ans et cette bête furieuse, commence une lutte corps-à-corps qui dure plus de vingt minutes. En moins de rien, les vêtements du petit berger sont en lambeaux. Dans un mouvement qu'il fait pour se défendre, le chien lui saisit la main gauche et y plante ses crocs. Jupille tâche de lui faire lâcher prise. Impossible. Alors, il se jette sur lui, le terrasse, lui desserre les dents avec sa main droite, dégage la gauche et, avec les deux réunies, finit par lui maintenir la gueule fermée.

— Donne moi mon fouet ! crie-t-il à l'un des petits qui, tout tremblants, contemplant cette scène.

L'enfant hésite, il a peur. Cependant, il finit par apporter le fouet. Jupille le saisit et avec la lanière, muselle l'animal. Puis, retirant ses sabots, il s'en sert pour l'assommer. Enfin, comme le chien remue toujours, il le saisit par le cou et le traîne jusqu'à un ruisseau voisin où il le noie.

Quand il eut fini sa besogne, il regarda ses mains : elles étaient en sang et criblées de morsures.

Deux vétérinaires firent l'autopsie du chien et déclarèrent qu'il était enragé. Le maire de Villers-Farlay eut alors l'idée d'écrire à Pasteur, qui venait de découvrir le vaccin de la rage, et de lui demander s'il voulait soigner Jupille. Pasteur accepta.

Le cas du berger Jupille, soigné et guéri par lui, fut l'objet d'une communication à l'Académie des sciences.

On se rappelle avec quelle éloquence émue la grand savant fit part à ses collègues de l'intérêt que lui inspira ce brave petit homme et de la joie qu'il éprouva lorsqu'il eut la certitude de l'avoir sauvé.

Tout le monde partagea cette émotion, et tous les journaux répétèrent le nom du berger Jupille.

Ainsi se trouvèrent réunis les noms d'un simple enfant et d'un savant illustre.

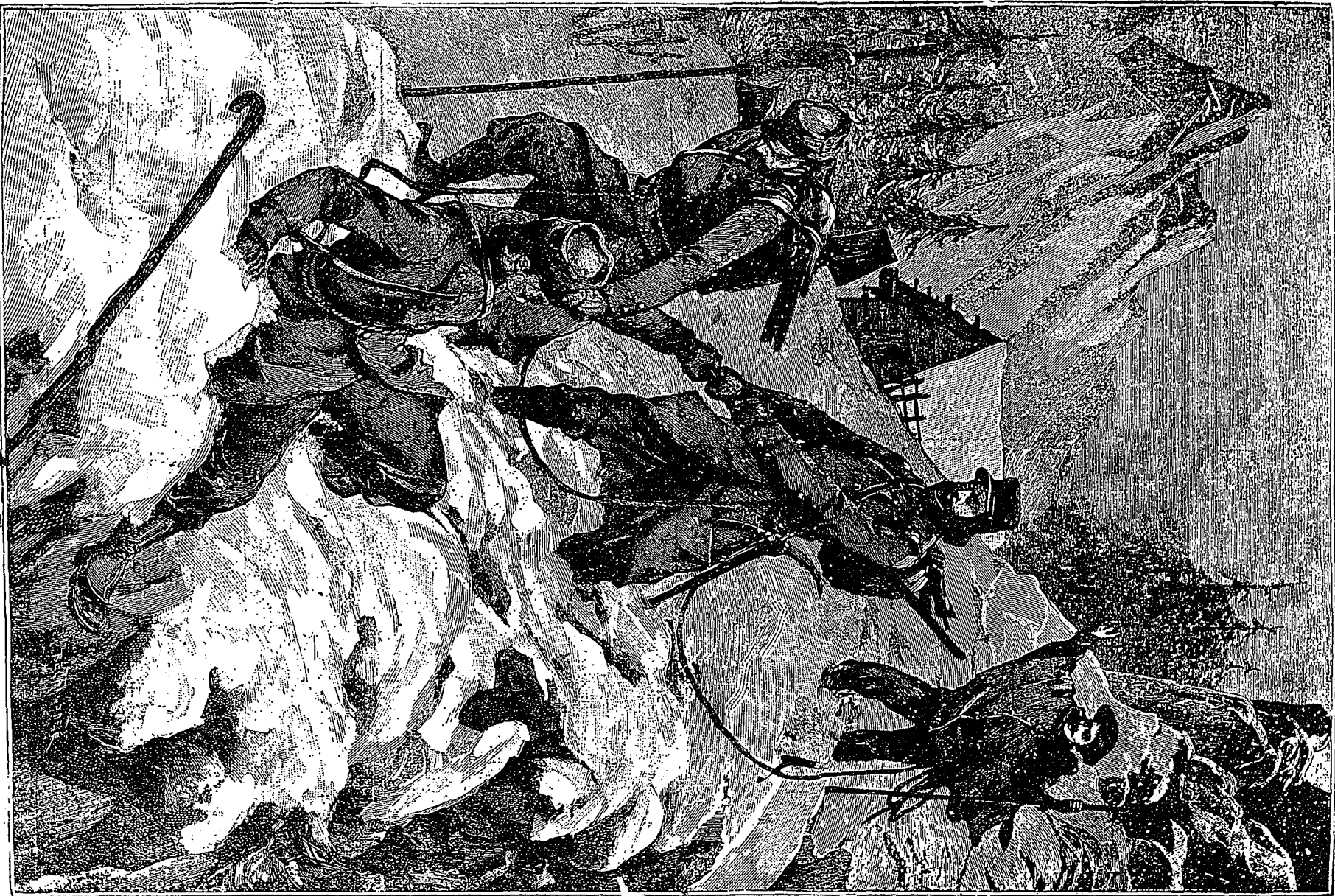
La popularité d'un homme d'Etat de son pays se mesure le plus souvent au mal qu'il a fait au reste de l'humanité.

INCENDIE DANS UN COUVENT



RELIGIEUSES BRULEES VIVES

Cette gravure représente une des déplorables scènes du triste incendie de Roberval. Elle a été faite pour un journal illustré de Paris, qui la donnait quelques jours seulement après le désastre où tant de braves religieuses payèrent leur admirable dévouement de la vie. Elle est d'un intérêt frappant et parle avantageusement du talent de l'artiste, malgré quelques détails où se laissent voir le manque de renseignements et de connaissance des lieux.



DANS LES ALPES — SOLDATS FRANÇAIS SURPIS PAR UNE TOURNANTE DE NEIGE

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON I^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XXXVIII

1813



L'intention de Napoléon avait été de décliner la fatale médiation de son ennemi caché, et malgré le peu de succès qu'avait eu sa démarche après la bataille de Lutzen, de chercher de nouveau à conclure, sans intermédiaire, avec Alexandre une paix glorieuse pour ce prince, et conséquemment de faire payer à l'Autriche, par la perte de son

influence en Europe, sa mauvaise foi, dans la campagne de 1812 et dans le moment présent, où elle jouait un rôle encore plus odieux.

Mais ses plénipotentiaires n'étant pas parvenus à échanger une parole avec celui de Russie ni avec celui de Prusse, pressé d'ailleurs par le terme si prochain de l'armistice, Napoléon fut obligé de tenter du côté du médiateur l'œuvre de la paix. Aussi, pendant ces orageuses discussions, une négociation secrète arrivait au château impérial de Brandeitz. C'est à son beau-père que s'adresse directement Napoléon, mais sans plus de succès.

Tout à coup on apprend à Dresde que le congrès est dissout ! M. de Metternich l'a déclaré aux plénipotentiaires français. Le 15 août, M. de Narbonne arrive à Dresde porteur de la déclaration de guerre de l'Autriche.

Ainsi l'armistice, d'abord refusé par la Russie, et demandé depuis par M. de Stadion, n'a été conclu que



LES MARÉCHAUX DE L'EMPIRE — Lefebvre excitant la pitié de ses soldats

pour donner à l'Autriche le temps de compléter ses armements, et le congrès n'a eu lieu que pour aider cette puissance à dénouer des engagements qu'elle n'avait pas le courage de rompre ouvertement. Telle fut l'issue de ce complot diplomatique, où la haine la plus déclarée et l'intention la plus évidente d'une guerre implacable se cachait sous un vain semblant d'amour de la paix.

CHAPITRE XXXIX

Préliminaires de la campagne. — Napoléon en Bchème. — Il revient sur Blücher. — Bataille de Dresde. — Bataille de Kulm, de Gross-Beeren. — Traité de la triple alliance à Tœplitz.

Napoléon avait trois pensées dominantes pour cette

seconde campagne : l'occupation de Berlin par les armées concertées des maréchaux Davoust et Oudinot ; celle de Breslau par l'armée de Lusace, aux ordres du maréchal Ney ; et enfin celle de Prague par la grande armée, qu'il commandait.

Le 10 août, l'armistice avait été dénoncé.

Barclai de Tolly avait, pendant les derniers jours du congrès, fait faire plusieurs marches en Bohême aux quatre-vingt mille hommes qu'il amenait de Pologne. Moreau, le général républicain Moreau, armé jadis contre la tyrannie consulaire, venait de rompre le ban de son exil, et, parjure à la patrie à qui il avait dû tant de gloire, mais docile à l'appel de Bernadotte, il était arrivé à temps au quartier général de l'empereur Alexandre pour s'associer à la haine des rois contre la France et Napoléon.

Cependant les hostilités ne devaient commencer que le 17, six jours après la dénonciation de l'armistice ; mais le 12, le maréchal Blücher, connu, depuis sa retraite d'Iéna sur Lubeck, pour être peu scrupuleux en fait de bonne foi, fit marcher ses troupes sur le terrain de la neutralité. Le maréchal Ney, placé à Liegnitz, attendant la fin de l'armistice, se trouva surpris par Blücher, et, après cinq jours de résistance, fut forcé d'abandonner Goldberg, Liegnitz, Haynau et Buntzlau.

Ainsi la campagne s'ouvrit, du côté des allées, par une violation des droits de la guerre.

Les ennemis avaient cinq cent mille hommes sous le drapeau, divisés en trois armées : celle de Bohême, dite la grande armée, sous le prince Schwarzenberg ; l'armée de Silésie, sous le maréchal Blücher, et l'armée du Nord, sous le prince royal de Suède. Napoléon n'avait que trois cent mille hommes, y compris la garde, formant onze corps d'armée.



L'empereur, parti de Dresde le 15 août, s'avança avec sa garde sur Bautzen. Le dessein de Napoléon était de menacer les communications entre l'armée de Blücher, celle de Barclai et celle de Schwartzberg. Connaissant la lenteur autrichienne, il pense qu'il a le temps, avant de prévenir l'ennemi de Dresde, de courir en Silésie, et de repousser les cent mille hommes de Blücher au delà des positions que le maréchal Ney a été contraint de leur abandonner.

Arrivé le 21 à Lowemberg avec vingt-cinq mille hommes, il fait jeter des ponts sur le Bober ; Maison, à la tête du 5e corps, attaque vivement Yorck en avant de Lowemberg ; en même temps Ney et Marmont chassent Sacken de Buntzlau, tandis que Macdonald et Lauriston menacent le centre de Blücher. A la manière dont s'exécutent ces mouvements, Blücher a deviné que Na-

poléon est là, et il ne cherche plus à disputer le terrain et se concentre derrière la petite rivière de Haynau ; mais l'armée française continue son attaque avec vigueur, et le force à se réfugier derrière Katzbach.

A la fin de cette journée a lieu la première défection dans nos rangs : un régiment de hussards westphaliens passe en entier à l'ennemi.

Enfin, le 25 août, se termine la poursuite de Blücher par Napoléon. Défait de nouveau à Goldberg, le général prussien se retire en toute hâte sur Jauer, où le 24 il réunit son armée. Pendant les trois jours qui ont vu Napoléon à la tête de son armée en Lusace, le terrain de la neutralité envahi par Blücher a été reconquis presque en entier.

Napoléon avait bien calculé ; il a eu le temps de battre et de repousser Blücher, il aura celui d'arriver à Dresde avant Schwartzberg. Il donne pour instruction au maréchal Macdonald, qui remplace le maréchal Ney au commandement, de concentrer toutes ses troupes, d'éviter la bataille, de se replier sur la Queiss, et même sur le camp de Dresde, s'il a affaire à des troupes supérieures.

Napoléon avançait sur Dresde à toute course ; il venait d'apprendre que les alliés avaient franchi les montagnes de l'Erzgebirge. Il rallie en passant les corps de Victor et de Vandamme. Le 24, le maréchal Saint-Cyr, après une faible canonnade, quitte le camp de Pirna devant la grande armée de Bohême, et se retire à Dresde, qui a été mise à l'abri d'un coup de main.

Le lendemain, le prince de Schwartzberg campait devant Dresde avec deux cent mille hommes ; mais il remet l'attaque au 26, pour attendre l'arrivée du corps de Klenau. Moreau, qui connaissait le prix du temps, et qui surtout appréciait l'absence de Napoléon, voulait que l'attaque eût lieu au moment même.

Depuis que les conférences de Trachenberg, Napoléon savait que les Autrichiens, les Russes et les Prussiens s'étaient donné rendez-vous à Dresde dans le camp de l'ennemi. Il avait formé son plan en conséquence.

La démonstration qu'il venait de faire par la Silésie sur la Bohême avait eu aussi pour but d'inspirer aux alliés l'espoir d'arriver avant lui à Dresde, et lorsque ces mêmes alliés s'avanceraient dans la plaine, Napoléon devait, en passant les ponts de l'Elbe à Königsstein, revenir se placer sur les derrières de l'armée ennemie, en la coupant des montagnes de la Bohême, et la forcer de recevoir la bataille au moment où elle comptait attaquer Dresde. Mais il fallait, pour l'exécution

de cette opération, que Dresde pût tenir jusqu'au 28 ; et sur cette question, une réponse négative, rapporté la nuit par le général Gourgaud à l'empereur, le détermina à renoncer à son dessein.

Le général Vandamme avait été chargé de débloquent Pirna : l'Empereur lui expédia le général Haxo, pour lui prescrire de s'emparer des défilés de Peterswald, sur la Bohême. "C'est à lui, dit Napoléon, à ramasser l'épée des vaincus." Alors, mettant encore à profit la circonspection autrichienne, il entre à Dresde le 26, vers dix heures du matin.

Il était temps : en effet, quelques heures plus tard, le prince de Schwarzenberg s'était décidé à ne plus at-



tendre le corps de Klenau, et à commander l'assaut. Les alliés, formés en six colonnes précédées chacune de cinquante bouches à feu, s'avancent sur les ouvrages. En peu de moments la canonnade devient terrible.

L'artillerie de la redoute de la porte de Freyberg est démontée par celle de l'ennemi, qui emporte également la redoute du centre. Nos troupes se replient sur les faubourgs. Les alliés débouchent entre Striesen et l'Elbe, et portent le combat jusqu'au pied des palissades. Les réserves de Saint-Cyr sont engagées. Napoléon juge le moment de l'offensive arrivé pour lui.

Le maréchal Ney débouche par la porte de Plauen, sur la gauche des alliés ; la maréchal Mortier sur la droite par la porte de Pirna. Le roi de Naples, avec la cavalerie de la garde et celle de Latour-Maubourg, repousse l'ennemi sur la route de Willsdruff. Bientôt la victoire, que Schwartzberg croyait certaine, se change

LES MARÉCHAUX DE L'EMPIRE



EMMANUEL, MARQUIS DE GROUCHY
D'APRÈS LA PEINTURE DE JEAN-SÉBASTIEN ROUILLARD, AU MUSÉE DE VERSAILLES

en une défaite sanglante, et les Français ont repris toutes leurs positions.

Cinq généraux de la garde ont été blessés. Nous avons perdu trois mille hommes, l'ennemi six mille, dont deux mille prisonniers. On consacre la nuit, de part et d'autre, aux dispositions de la bataille du lendemain. Les corps de Victor et de Marmont, et trois divisions de cavalerie commandées par Kellermann, sont arrivées ce soir, et ajoutent quarante mille hommes aux soixante mille qui viennent de sauver Dresde.

Aussi, dès la pointe du jour, Napoléon, sûr de son succès, présente la bataille, et Schwartzemberg l'accepte, plein de confiance dans la supériorité de ses forces. La pluie, qui toute la nuit est tombée par torrents, dure toujours ; elle rend inutile les armes à feu de l'infanterie : la baïonnette, le sabre et le canon décideront cette grande lutte.

A sept heures, la canonnade commence de toutes parts. Notre aile droite fait des progrès rapides : le roi de Naples et le maréchal Victor attaquent avec furie le corps de Giuly, prennent ou détruisent cinq régiments et l'avant-garde de Klenau, la division de cavalerie de Metzko avec son général met bas les armes.

Le centre des alliés est coupé de leur gauche, qui éprouve une défaite complète : dix mille prisonniers sont conduits à Dresde. Sur leur droite, le maréchal Ney avait affaire aux Russes. Wittgenstein, malgré la plus opiniâtre résistance, a été rejeté avec une perte considérable jusqu'à Grossdobritz ; au centre, Napoléon faisait soutenir le feu avec une violence égale depuis le matin.

Marmont et Saint-Cyr adossés aux retranchements, repoussent les charges multipliées des Prussiens et des Autrichiens, Saint-Cyr a repris le grand parc, et a chassé Kleist de Strehlen.

Les hauteurs de Rocknitz, où se tiennent les souverains alliés, sont couvertes de masses énormes, qu'il est impossible d'attaquer autrement qu'avec l'artillerie. C'est celle de la garde qui est chargée de les disperser, et bientôt on peut juger qu'elle y a porté de grands ravages. Un désordre étrange agite tout à coup le groupe des souverains. Un boulet de la garde a emporté les deux jambes au général Moreau, qui s'entretenait avec Alexandre. Ainsi furent vengés la France, l'armée et Napoléon. La conspiration de Moreau avait fait proscrire sa vie ; sa mort a fait proscrire jusqu'à sa mémoire.

La nuit est venue : Schwartzemberg, voyant que les deux grandes communications sur le Bohême sont oc-

cupées, l'une à Pirna par Vandamme, l'autre à Freyberg par la roi de Naples, ordonne la retraite en trois colonnes sur Tœplitz. Il laisse sous les murs de Dresde trente mille morts et douze mille prisonniers.

Après cette grande bataille, dont le résultat était la Bohême, les trophées ne manquèrent point dans la poursuite, comme après les journées de Luizen et de Wurchem. Plus de deux cents pièces ou caissons, mille fourgons, une foule de traînards, furent pris par le maréchal Marmont et par le roi de Naples, sur la route de Freyberg.

Vandamme a marché avec tant de rapidité et de succès, que ce jour même, 28, il était maître de Ghieshubel, qu'il avait franchi le défilé de Peterswalde, et qu'il était établi le soir à Nollendorf, après avoir enlevé deux mille prisonniers aux Russes. Le bruit de sa



marche a chassé de Tœplitz le corp diplomatique et tout l'état-Major. Les premiers avantages de Vandamme à Pirna contre Ostermann avaient décidé la retraite de Schwartzemberg. C'en est fait de la grande armée de Bohême, pressée qu'elle doit être entre les maréchaux et Vandamme, maître de Tœplitz.

Napoléon est arrivé à Pirna avec sa garde ; il s'y arrête et y prend un léger repas. Tout à coup il est saisi par des vomissements violents, que l'on attribue à un refroidissement causé par la pluie constante de la veille, on le met en voiture, et il est transporté à Dresde. Cette fatalité n'est pas la seule.

A Dresde, Napoléon apprend que le 26, jour de la délivrance glorieuse de cette ville, Oudinot est en re-

traite devant Bernadotte, et Macdonald en mouvement pour attaquer Blücher. Hélas ! il va résulter des opérations d'Oudinot, de Macdonald, de Vandamme et de Ney, que Napoléon ne peut être remplacé pour la victoire par aucun de ses lieutenants.

Cependant rien n'est changé aux ordres donnés aux maréchaux et à Vandamme ; ces ordres sont renouvelés le 29 à Dresde, et le 30, Mortier a pour mission de soutenir Vandamme avec trois divisions de la jeune garde. Le 30, dans la journée, Napoléon, instruit du désastre de Macdonald sur la Katzbach, envoie contre-ordre aux maréchaux et à Vandamme. Les maréchaux le reçoivent et arrêtent leur mouvement. Vandamme ne le reçoit point, et il continue le sien. Ce jour même il est descendue sur Kulm avec dix bataillons ; mais entre Kulm et Tœplitz, il se trouve arrêté par Ostermann à la tête de douze mille grenadiers russes. Vandamme appelle vainement à lui tout ce qu'il a laissé du premier corps à Nollendorf ; son attaque est repoussé par Ostermann, qui semble résolu à défendre Tœplitz comme le palladium de l'armée de Bohême. La ténacité d'Ostermann, au lieu d'éclairer Vandamme, lui prouve au contraire toute l'importance de Tœplitz : il a d'ailleurs dix-huit mille hommes contre douze mille, et, de plus, il se croit suivi d'un côté par Mortier avec la jeune garde, de l'autre appuyé par Saint-Cyr et Marmont, et il prend position à Kulm, où il passe la nuit, malgré l'avis de ses généraux.

Pendant la nuit, l'armée alliée, n'étant plus poursuivie, avait afflué sur Tœplitz par toutes les routes. Au point du jour, le 31, Vandamme a la certitude que ce n'est plus le corps d'armée d'Ostermann seul, mais l'armée entière de Schwartzemberg qui est devant lui ; il a le temps encore de se retirer sur Nollendorf, et même sur Peterswalde. D'ailleurs il ne peut douter que les maréchaux ne soient à la suite de l'armée alliée, ils vont déboucher sur lui au premier moment, et Napoléon lui-même marche après Mortier avec l'invincible garde.

Vandamme se dévoue : il ne compte ni ses soldats, ni ses ennemis. Là, tout à coup débordé à droite par les Russes, à gauche par les Autrichiens, assailli par dix mille hommes de cavalerie, il voit sa gauche forcée de se replier sur Arbesau, toutefois, sa droite et son centre, appuyés sur Kulm, soutiennent le combat avec d'autant plus de vigueur, qu'une forte colonne débouche de Nollendorf : c'est Saint-Cyr ou Mortier.

Pendant plusieurs heures les dix-huit braves de Vandamme reçoivent et repoussent le choc de soixante dix

mille Russes et Autrichiens. Mais enfin la colonne se découvre, elle approche, et Vandamme a reconnu le corps de Kleist, en retraite devant Saint-Cyr. Il n'est plus possible de se maintenir à Kulm ; il faut s'ouvrir une route sanglante ; tous l'ont juré. Corbineau est à leur tête : formés en colonne serrée, ils se précipitent à l'arme blanche sur les Prussiens, les culbutent, les traversent, enlèvent toute leur artillerie, et gravissent les hauteurs avec ce trophée qu'ils ramassent en fuyant.

Dans cette affreuse bagarre, chargés avec fureur par les Russes et les Autrichiens, ils sont forcés d'abandonner les canons de Kleist, Vandamme, Haxo, Guyot et sept mille hommes tombent au pouvoir de l'ennemi ; trois mille restent sur le champ de bataille. Corbineau parvient, avec les généraux Dumonceau et Philippon, à ramener huit mille hommes, qui, à deux lieues de là seulement, rejoignent les troupes de Saint-Cyr. Il arrive à Dresde, et le sabre prussien dont il est encore armé apprend à Napoléon le désastre de Vandamme.

Ce fut sous ces auspices funestes pour la France que, le 2 septembre, les trois souverains alliés se réunirent à Toplitz. Le 9, on signa en présence de Lord Aberdeen le traité qui proclama l'accession de l'Autriche à la ligne du Nord. Ce traité rendait à l'Autriche le *statu quo* de 1803, à la Prusse celui de 1805 ! l'empereur d'Autriche donnait lui-même rendez-vous dans le camp de l'ennemi commun !

Napoléon avait dit, le 21 août, en allant au secours de Dresde : *Aujourd'hui Oudinot entre à Berlin*. En effet, tandis que le maréchal Davoust occupait Schwerin, menaçant Rostock et Wismar, le duc de Reggio quittait, le 17, la position de Dahme et s'établissait à Baruth : malheureusement il demeura dans l'inaction deux jours, abandonna, le jour suivant, la route de Torgau à Berlin, et fit un mouvement sur Wittemberg.

Au lieu de suivre la marche si impérieusement tracée par Napoléon, et combinée avec celle du prince d'Eckmühl, Oudinot avait dirigé le septième corps sur Gross-Beeren, le douzième sur Ahrensdorf, et le quatrième sur Blackenfeld, où le général Bertrand se battit toute la journée. Instruit de ces directions, le prince royal de Suède avait porté tous ses efforts sur le centre à Gross-Beeren, jugeant bien que le succès de son attaque entraînerait nécessairement la défaite de nos deux ailes.

L'événement justifia cette prévision. La pluie ayant rendu les fusils presque inutiles, on en vint à la baïonnette ; mais, écrasé sous le nombre, le général français se vit forcé d'abandonner Gross-Beeren, et de se retirer sur Gottow.

L'Empereur à la nouvelle de l'échec de Gross-Beeren, chargea le maréchal Ney de le réparer, et lui donna le commandement du maréchal Oudinot, avec l'ordre de se porter en avant et de replacer, par un mouvement de flanc, l'armée sur la route de Dresde à Berlin. Tout à coup, le 30 août, le lendemain du départ de Ney pour l'armée de Berlin, il apprend que Macdonald a essuyé sur la Katzbach une déroute complète contre l'armée de Blücher.

Assiégé de toutes parts, Napoléon s'obstinait à garder Dresde comme un immense arsenal, comme la forteresse d'où, suivi de son invincible garde, il pourrait encore s'élanter au secours de ses armées ; mais les alliés avaient résolu de le forcer dans cette position ; en conséquence les armées de Schwartzberg et de Beningsen se combinèrent pour agir sur notre flanc droit, et celles de Blücher et de Bernadotte pour agir contre notre gauche.

Afin de résister à un orage si redoutable, Napoléon



appela à lui les vingt mille hommes organisés par Augereau à Wurtzbourg, et dès lors la Bavière resta abandonnée à elle-même. Dès la rupture de Prague, le roi Maximilien avait loyalement écrit à Napoléon qu'il espérait pouvoir continuer l'alliance jusqu'à la fin de novembre ; mais le 8 octobre, le traité de Ried fit passer aussi cet ancien ami de la France sous le joug autrichien.

Cependant, avant de partir de Dresde, Napoléon conçut encore le projet de surprendre Blücher et d'empêcher sa jonction avec Bernadotte. Le 7 septembre, à six heures du matin, il a quitté Dresde ; il y laisse deux de ses meilleurs généraux, le maréchal Saint-Cyr et le comte de Lobau, ainsi que trente mille hommes

qu'il ne reverra plus. Napoléon marche, à la tête de cent vingt cinq mille hommes, sur Duben, où est Blücher ; mais celui-ci, par une manœuvre hardie, lui échappe : il passa la Mulda, et se réunit à Zœrbig avec le prince royal de suède.

Désespéré de ne pouvoir atteindre ni Blücher ni Bernadotte, Napoléon fut saisi de l'idée de transporter la guerre entre l'Elbe et l'Older, quand, le 14 octobre, il reçut la déclaration de guerre de la Bavière. Dans peu, le roi de Wurtemberg, le plus dévoué de ses alliés, va céder aussi, malgré lui, à l'obsession menaçante du cabinet de Vienne. Entraîné par le même tourbillon, le grand-duc de Bade suivra bientôt l'exemple de ses voisins.

Mais le coup le plus funeste vient de lui être porté par l'armée bavarroise, dont la jonction avec le corps de Reuss découvre la frontière française depuis Huningue jusqu'à Mayence. Napoléon n'a plus d'autre ressource, pour ne pas perdre toute communication avec la France, que de gagner rapidement Leipsick, où les armées combinées pourraient le prévenir.

D'ailleurs, la grande armée autrichienne avait débouché de la Bohême, et, le 13, le roi de Naples, vivement attaqué vers le village de Wachau, n'a écouté que sa valeur, et a payé un moment de succès par un revers.

Le roi Saxe a suivi la marche de Napoléon ; il arrive dans la dernière ville qui lui reste. Seul de tous les alliés de la France, ce Nestor des rois a rejeté les instances, a dédaigné les menaces de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, qui ont envahi tous ses Etats.

Les alliés n'ont pas cessé d'avancer ; ils sont, avec trois cent cinquante mille hommes, en présence de Napoléon, qui n'en compte que cent cinquante-cinq mille, et n'a que vingt-deux mille hommes de cavalerie à opposer à un nombre plus que double de cette arme, si importante dans de vastes plaines comme celles de Leipsick. C'est avec ces forces que Napoléon va disputer encore, non plus l'empire du monde, mais la victoire d'où dépend le salut de la patrie.

CHAPITRE XL

Batailles de Wachau, de Leipsick et de Hanau.— L'armée revient à Mayence.

La journée du 15 octobre fut employée par les deux armées en préparatifs pour la bataille du lendemain :

elle était inévitable ; les vedettes ne se trouvaient plus qu'à une portée de fusil.

A neuf heures précises, au signal de trois coups de canon tirés à intervalles, trois fortes colonnes des armées de Wittgenstein et de Kleist débouchent, couvertes par deux cents pièces d'artillerie. Tous les efforts des alliés se dirigent d'abord sur Wachau et Liebert-wolkwitz ; ces deux villages, six fois attaqués, résistent, défendus qu'ils sont par Victor et par Lauriston, et par la cavalerie de Lataur-Maubourg, de Sébastiani, de Milhaud.

A midi, le deuxième corps repoussait la sixième attaque, lorsque Napoléon juge le moment favorable pour forcer le centre ennemi par un mouvement décisif ; il fait avancer sa réserve. Le prince de Wurtemberg ne peut résister ; ses troupes sont culbutées et violemment poursuivies. L'ennemi allait être enfoncé, quand les grenadiers de Rajewski opposent à l'impétuosité française une barrière infranchissable, et permettent au prince de Wurtemberg de se rallier derrière leurs rangs.

Le combat est aussi acharné sur les deux ailes : Macdonald et Lauriston ont repoussé Klenau ; Schwartzberg envoie aussi sa réserve appuyer son centre. Mais Napoléon, que fatigue une canonnade meurtrière sans résultat, lance la cavalerie par grandes masses. Kellermann débouche par la droite de Wachau avec les Polonais et les dragons de la garde ; par la gauche, s'élançe le roi de Naples, avec la cavalerie de Latour-Maubourg ; le duc de Bellune revient à la charge sur les grenadiers de Rajewski et les colonnes du prince de Wurtemberg.

Mais, au moment d'acheter la victoire, les généraux Maison et Latour-Maubourg sont tombés blessés ; et, surprise tout é coup, dans le désordre qui suit une charge fond, par les Cosaques de la garde russe, notre cavalerie recule à son tour, en perdant vingt-quatre bouches à feu dont elle venait de s'emparer.

À l'ors Napoléon met en mouvement les 2^e et 5^e corps de cavalerie ; une artillerie formidable les soutient ; ils enfoncent le corps de Konzakoff, et enlèvent le village

Gossa. Mais la division prussienne de Pirsch les arrête et rentre dans le village ; elle est appuyée sur deux régiments de la garde russe et par quatre-vingts bouches à feu. Telle fut la dernière attaque que Napoléon dirigea à la journée de Wachau sur le centre des ennemis.

A la droite, le prince Poniatowski venait de mériter le bâton de maréchal en défendant avec succès le passage de la Pleiss contre les Autrichiens, malgré la supériorité de leur nombre et la fureur de leurs efforts ; cependant sur le soir, le maréchal Meerweldt était par-



venu à la traverser à un gué près de Dolitz.

(A suivre)

OU DIABLE LA CURIOSITÉ VA-T-ELLE SE NICHER !

En arrivant à son quartier-général, après cette visite au tombeau de Gustave-Adolphe, Napoléon se jeta tout habillé sur son lit et dormit trois heures. A huit heures

du matin, il était sur pied. Les troupes qui avaient passé la nuit à Lutzen se mirent en route pour Leipzig ; la garde marchait après elles.

Le général Lauriston, ayant pris les devants, se trouvait à neuf heures du matin vis-à-vis de Lindenau, faubourg de Leipzig, et préludait, par des coups de canon, aux passages de l'Elster et de la Pleisse, qu'on semblait vouloir lui disputer.

En entendant cette canonnade, Napoléon monta à cheval.

Napoléon avait à ses côtés le prince Eugène, qui l'avait rejoint le matin, et le maréchal Ney, qui était venu prendre ses instructions de la bouche même de Napoléon.

Déjà on apercevait au loin les feux de l'avant-garde de Lauriston autour des premières maisons de Leipzig, et Napoléon avançait toujours ; mais, impatient de savoir si cet engagement était sérieux, il mit pied à terre sur une petite hauteur et, pointant sa lunette sur la ville, il vit, à sa grande surprise, que les toits des maisons étaient chargés d'habitants, qui s'étaient postés là pour être spectateurs du combat.

— Où diable la curiosité va-t-elle se nicher ! dit-il à Eugène en haussant les épaules ; et lui donnant sa lunette : Tiens, ajouta-t-il, regarde devant toi ; je parie qu'avant que nous soyons arrivés, la plupart de ces bonnes gens vont dégringoler les uns sur les autres et se tuer en tombant, pour éviter de se faire blesser en restant où ils sont.

CE SERA UNE BATBILLE D'EGYPTE

Au même instant une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite, dans la direction du point où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit.

Napoléon, s'adressant aussitôt au maréchal :

— Est-ce qu'ils auraient eu l'envie de nous surprendre ? lui demanda-t-il. Cela serait possible : écoutons donc.

— Sire, répondit le prince de la Moskowa, l'attaque est vive.

— Eh bien ! allez voir : vous m'enverrez quelqu'un pour me dire ce que c'est.

Et le maréchal partit pour rejoindre son corps. Dès ce moment toute l'attention de Napoléon se porta sur ce point. Un aide-de-camp du prince de la Moskowa arriva à bride abattue :

— Sire, dit-il, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur les troupes de M. le maréchal.

— C'est bien, Monsieur ; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons.

Quoique Napoléon ne s'attendit pas être attaqué dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers-généraux qui l'entouraient, il leur dit :

— Nous n'avons pas de cavalerie, n'importe ! ce sera une bataille d'Egypte : l'infanterie française doit suffire.

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand, pour leur donner l'ordre de presser le pas et de se diriger, à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte Napoléon et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente.

Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipsick, il leur ordonne de serrer leurs rangs et de développer leurs lignes dans la plaine, en s'avancant au pas de course, au secours du maréchal Ney, cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière jeunesse défilé devant lui aux cris de *Vive l'Empereur !* Napoléon la salue et dit en se frottant les mains :

— Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de me les demander : il me faut aller les voir.

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble plus vive.

De son propre aveu, *il avait été pris en flagrant délit*, attaqué sur son flanc pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, celui-ci avait marché depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre à Iéna même, la revanche d'Aurstaedt.

CONSCRITS, VOTRE EMPEREUR ATTEND TOUT DE VOTRE COURAGE

Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infan-

terie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées ; le combat devenait terrible ; Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heures ; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut Napoléon !... la garde était derrière lui.

Sa présence pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens : elle produisit sur nos troupes l'effet accoutumé.



Messieurs, voici notre bâton de perroquet pour cette nuit

— Conscrits ! s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre Empereur est avec vous ! il attend tout de votre courage !

A ces mots, l'enthousiasme reparut sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens. Il ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent : ils retournant dans les champs de Kaya, se rallient en pelotonnant, et, sans cesser de crier *Vive l'Empereur !* reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que

jamais. Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui-même un bataillon de conscrits. Tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît, dans les rangs, un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute de discipline. Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement.

Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon, qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grognards témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence s'écrièrent :

— Vive la vieille garde !

— Vive l'Empereur ! conscrits !... reprirent en masse les vieilles moustaches, avec un enthousiasme impossible à décrire.

Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

— Allons, les Parisiens ! allez *chauffer* les Prussiens un peu ferme ; nous sommes là nous autres ; après vous s'il en reste.

Ceux-ci se lancèrent ; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt, aux cris des combattants succéda un silence de mort. C'était principalement sur Kaya que les grands efforts étaient dirigés ; ce village allait devenir incessamment le théâtre d'un gigantesque combat.

Toutefois, le maréchal Ney continue de faire face à tout : son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui ; le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle ; on veut le transporter à l'ambulance :

— Non ! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir ; laissez-moi !

Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante. Gross-Gorschen, Klein-Groschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucune des deux parties voulût céder le terrain.

Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris étaient là pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes ; des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

II

C'était l'hospice. Là, pour la première fois, elle s'entendit donner le nom d'Anne Catherick ; et là, — dernière circonstance à noter dans l'histoire de cet odieux complot, — elle put s'assurer, de ses propres yeux, qu'elle portait les vêtements d'Anne Catherick. En l'installant dans sa cellule, dès le premier soir passé à l'hospice, la gardienne, à mesure qu'elle la déshabillait, lui avait montré sur chaque pièce de son costume, l'une après l'autre, la marque qui y était inscrite ; et, sans se fâcher autrement, sans aucune aigreur :

— Voyez vous même, lui avait dit cette femme, voyez votre nom sur vos vêtements, et ne venez pas ensuite nous répéter sans cesse que vous êtes lady Glyde ! Elle est morte et enterrée ; vous êtes vivante, et vous vous portez bien. Voyez plutôt les objets dont vous êtes habillée ; voilà votre nom écrit dessus, tout au long, en bonne encre à marquer, et vous le retrouverez, ce nom, sur tous vos anciens effets que nous avons gardés à l'établissement. — " Anne Catherick " lisible comme de l'imprimé ! ..

Et le nom y était, en effet, quand miss Halcombe examina le linge de sa sœur, le soir de leur arrivée à Limmeridge-House.

* * *

Voilà les seuls souvenirs, — tous plus ou moins incertains, quelques-uns même contradictoires, — qu'on pût obtenir de

lady Glyde, en l'interrogeant avec soin, pendant le voyage du Cumberland, — miss Halcombe se gardant bien d'insister sur les questions relatives à ce qui s'était passé pendant le séjour à l'hospice ; il était clair, en effet, que l'intelligence de sa sœur n'était pas en état de supporter l'épreuve d'un fréquent retour sur ce temps désastreux.

On savait, par l'aveu volontaire du directeur de la maison d'aliénés, qu'elle y avait été reçue le 27 juillet. De cette date au 15 octobre (le jour de sa délivrance), elle était restée soumise au régime de la force ; son identité avec Anne Catherick avait été systématiquement affirmée ; et du premier au dernier jour, on lui avait contesté, dans la pratique, l'intégrité de sa raison.

Des facultés moins délicatement équilibrées que les siennes, des constitutions moins frêles que la sienne, auraient été atteintes par une épreuve de cet ordre. Nul homme ne l'aurait subie, sans en être plus ou moins changé.

Arrivée à Limmeridge un peu avant la soirée du 15, miss Halcombe, sagement inspirée, résolut de ne rien faire pour arriver à constater l'identité de lady Glyde, avant la journée du lendemain. Le matin du 16, en effet, avant toute autre démarche, elle se rendit dans l'appartement de M. Fairlie ; et, avec toutes les précautions oratoires, tous les préliminaires dont elle s'avisa, lui dit, dans les termes les plus clairs, ce qui était arrivé.

Dès que sa première surprise et sa première alarme furent calmées, le cher homme déclara, tout en colère, que miss Halcombe s'était laissé duper par Anne Catherick. Il lui rappela la lettre du comte Fosco, et ce qu'elle lui avait dit à lui-même de la ressemblance personnelle constatée entre Anne et sa défunte nièce ; en même temps il refusa positivement de souffrir en sa présence, ne fût-ce qu'une minute, une misérable folle qui n'avait pu, sans insulte et sans outrage pour le

maître de la maison, être admise chez lui.

Miss Halcombe quitta son oncle, et, laissant évaporer d'abord la première chaleur de son indignation, résolut ensuite que, toute réflexion faite, avant de fermer ses portes à sa nièce comme à une étrangère, M. Fairlie la verrait, et cela dans un pur intérêt d'humanité ; en conséquence, sans le moindre avertissement préalable, elle lui conduisit lady Glyde. Le valet de chambre avait été chargé de garder la porte, pour les empêcher d'entrer ; mais miss Halcombe le contraignit à lui livrer passage, et tenant sa sœur par la main, lui fraya la route jusqu'en présence de M. Fairlie.

La scène qui suivit, encore qu'elle durât à peine quelques minutes, fut trop pénible pour être racontée ici ; miss Halcombe elle-même se refusait à y faire allusion. Il suffira de dire que M. Fairlie, dans les termes les plus positifs, déclara ne pas reconnaître la personne amenée dans sa chambre ; ni dans sa figure, ni dans ses manières, il ne trouvait de quoi le faire douter, un moment, que sa nièce ne reposât bien réellement dans le cimetière de Limmeridge ; et enfin, il réclamerait la protection des lois, si, avant la fin du jour, on n'avait éloigné, de chez lui, la personne qu'il n'y voulait pas recevoir.

En faisant la plus grande part à l'égoïsme, l'indolence, l'insensibilité habituelle de M. Fairlie, il reste manifestement impossible de lui attribuer l'infamie qui eût consisté à reconnaître au fond du cœur et à désavouer ouvertement la fille unique de son frère. Miss Halcombe, avec autant de générosité que d'esprit, avait su reconnaître à quel point l'influence du préjugé, jointe à celle de la terreur, avait pu troubler les perceptions de M. Fairlie : c'est ainsi qu'elle s'expliquait sa conduite.

Mais quand elle mit les domestiques à l'épreuve, et découvrit qu'eux aussi, sans exception, restaient dans le doute, — pour ne rien dire de pis, — sur le point de sa-

voir si la dame qu'on leur représentait était ou leur jeune maîtresse, ou bien cette Anne Catherick, dont l'étonnante ressemblance avec elle leur avait tant de fois été signalée, il fallut bien en conclure, avec désespoir, que le changement produit dans la physionomie et l'aspect général de lady Glyde par suite de son emprisonnement à l'hospice, était beaucoup plus sérieux que miss Halcombe ne l'avait supposé d'abord.

Le vil mensonge qui avait affirmé son trépas ne pouvait pas même être constaté dans ce château, ou elle était née, par ces gens, avec lesquels elle avait passé sa vie.

Dans une situation moins pressante, il n'eût pas fallu désespérer, même alors.

Mais les poursuites parties de l'hospice, et détournées, pour quelque temps seulement, vers le Hampshire, devaient, infailliblement, prendre la direction du Cumberland. Les personnes dépêchées sur les traces de la fugitive pouvaient, en quelques heures, se trouver rendues à Limmeridge House ; et dans l'état d'esprit où se trouvait actuellement M. Fairlie, nul doute qu'elles ne dussent compter sur l'appui de son influence et de son autorité locales. Revenir immédiatement à Londres fut le premier moyen de salut, et aussi le meilleur, qui s'offrit à elle. Dans la grande cité, toutes traces de leur existence devraient s'effacer et se perdre plus promptement, plus sûrement que partout ailleurs. Point de préparatifs à faire, nuls adieux, nulles paroles de cœur à échanger.

Dans l'après-midi de ce déplorable 16 octobre, miss Halcombe excita sa sœur à un dernier effort de courage, et, sans qu'une âme vivante se trouvât là pour leur adresser, au départ, un vœu favorable, toutes deux, seules, se lancèrent à travers le monde, et pour jamais dirent adieu à ce séjour qu'elles avaient tant aimé.

Elles avaient déjà passé la colline, au

pied de laquelle était le cimetière, lorsque lady Glyde voulut absolument revenir sur ses pas, pour jeter un dernier regard sur le tombeau de sa mère. Miss Halcombe essaya de l'en détourner ; mais, cette fois, contre son ordinaire, elle échoua complètement. Rien ne put ébranler Laura.

Dans ses yeux ternis brilla une flamme soudaine, perçant le voile dont ils étaient couverts ; ses doigts amaigris pressaient, d'une étreinte, à chaque instant plus nerveuse, le bras ami sur lequel, naguère, ils étaient nonchalamment posés... Je crois, et du fond du cœur, que la main de Dieu, à ce moment, les forçait à rebrousser chemin, et que, pour se manifester à elles, il avait choisi, à dessin, la plus innocente, la plus affligée de ses créatures.

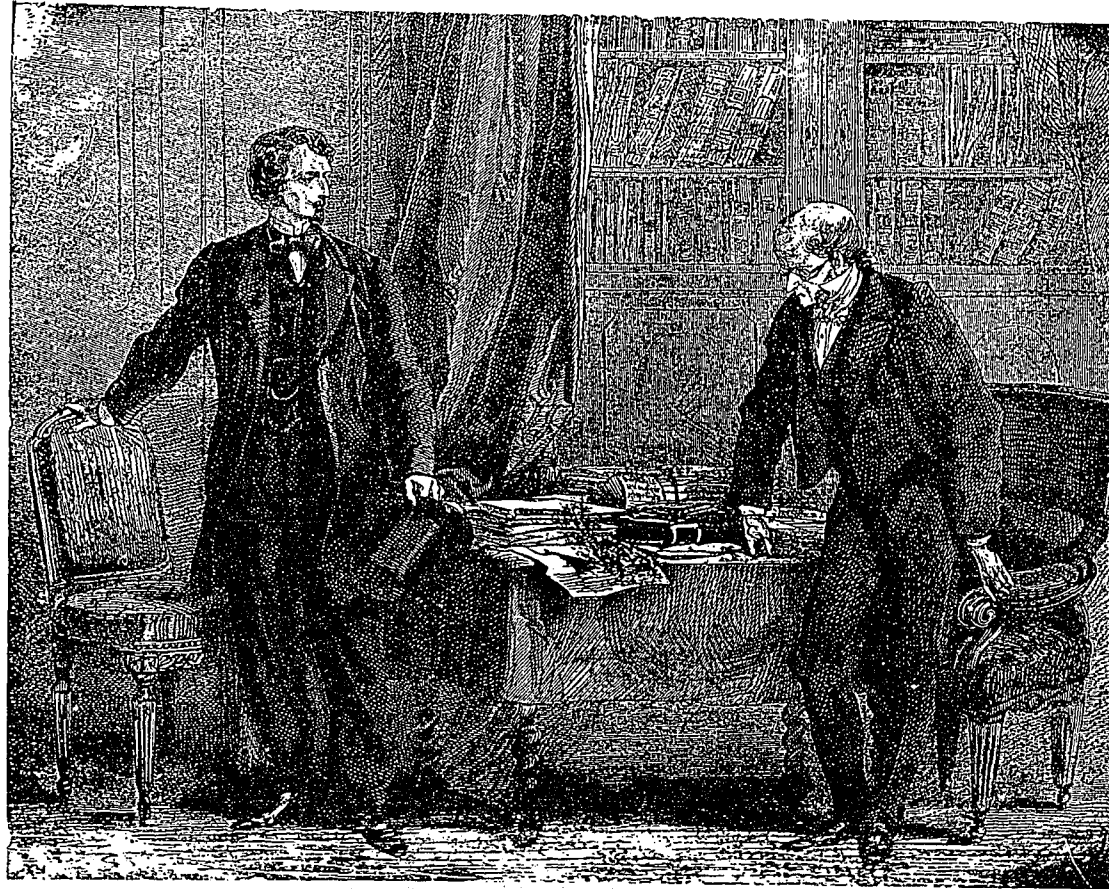
Elles retournèrent au champ de repos, et, par cet acte, en apparence si indifférent, scellèrent l'avenir de nos trois existences.

III

Telle était l'histoire du passé ; — du moins était-ce là ce que nous en pouvions connaître alors.

Quand elle m'eut été révélée, deux conclusions bien nettes se présentèrent à mon esprit. En premier lieu, sans pénétrer tous les ressorts qu'on avait fait jouer, je voyais en quoi le complot avait consisté ; les chances guettées avec soin, les circonstances habilement exploitées pour assurer l'impunité à un crime aussi audacieux que compliqué.

Les détails s'enveloppaient encore à mes yeux d'un profond mystère, mais je devinais, à n'en pas douter, le honteux abus qu'on avait fait de la ressemblance entre la Femme en blanc et Laura. Il était évident qu'Anne Catherick avait été amenée chez le comte Fosco, sous le nom de lady Glyde ; évident encore que lady Glyde avait pris, à l'hospice, la place de la femme morte ; substitution assez adroitement ménagée pour assurer



Nous nous levâmes en même temps et du même mouvement. (page 560).

au crime plusieurs complices tout à fait innocents : — le docteur Goodricke et les deux servantes, bien certainement ; le directeur de l'hospice, suivant toutes probabilités.

La seconde conclusion dérivait nécessairement de la première. A nous trois, nous ne devions attendre aucune merci du comte Fosco et de sir Percival. La

réussite du complot avait procuré à ces deux hommes un bénéfice net de trente mille livres sterling : — vingt mille pour l'un, directement ; dix mille pour l'autre, par l'intermédiaire de sa femme.

Ils avaient cet intérêt, mais bien d'autres encore, à préserver leur iniquité d'être mise au jour : ils ne négligeraient aucun moyen, ils ne reculeraient devant au-

cun sacrifice, ils ne se refuseraient à aucune trahison pour découvrir la retraite de Laura, et la séparer des seuls amis qu'elle eût au monde : — Marian Halcombe et moi-même.

Le sentiment de ce danger sérieux, — danger que chaque jour et chaque heure pouvait rendre de plus en plus imminent, — fut l'influence unique qui me dirigea

dans le choix de notre retraite. Je la préférâi tout à fait à l'est de Londres, là où l'on trouve dans les rues le moins de gens oisifs, flânant et observant ce qui se passe autour d'eux.

Nous pouvions vivre à peu de frais avec le produit de mon travail quotidien ; nous pouvions ainsi consacrer jusqu'à notre dernier farthing à promouvoir le dessin, — le dessein légitime de redresser un tort infâme, — que j'avais en vue perpétuellement, sans jamais m'en laisser distraire.

Au bout d'une semaine, Marian Halcombe et moi nous avions réglé le cours de notre nouvelle existence.

Il n'y avait pas d'autres locataires dans la maison, et nous pouvions entrer et sortir sans traverser la boutique du rez-de-chaussée. J'établis pour règle, du moins jusqu'à nouvel ordre, que ni Marian, ni Laura, ne feraient un pas hors de la maison sans que je fusse avec elles, et que, venant à m'absenter du logis, elles ne laisseraient entrer personne, sous quel que prétexte que ce fût, dans les pièces réservées à leur usage.

Ceci arrangé, j'allai trouver un ancien ami, — un graveur sur bois, pourvu d'une nombreuse clientèle, — et je lui demandai de m'employer, — ajoutant que j'avais des raisons pour souhaiter de rester inconnu.

Il en conclut immédiatement que j'avais des dettes, — me témoigna sa sympathie dans les termes accoutumés, et me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour me venir en aide. Je ne cherchai pas à rectifier ses fausses idées, et j'acceptai le travail qu'il avait à me donner. Il savait qu'il pouvait se fier à mon expérience et à mon zèle. J'avais ce qu'il lui fallait avant tout, de l'application et de la facilité ; aussi, bien que mon gain fût médiocre, il suffisait à nos besoins.

Dès que je me sentis assuré de ceci, nous mîmes en commun, Marian et moi, tout ce que nous possédions. Il lui restait,

de son avoir, deux ou trois cents livres sterling ; j'en avais gardé à peu près autant sur le prix qui m'avait été payé pour ma clientèle de professeur de dessin, avant mon départ d'Angleterre. Réunies, nos ressources allaient à plus de quatre cents livres sterling.

Je déposai ce petit capital dans une banque, où il devait rester exclusivement consacré aux dépenses de ces secrètes investigations que j'étais résolu à organiser, et à faire au besoin moi-même, si je ne trouvais personne pour m'assister. Nous calculâmes notre dépense hebdomadaire avec toute la rigueur possible, et nous ne touchions jamais à notre petit fonds, si ce n'est pour Laura ou dans ses intérêts.

L'ouvrage de la maison, qui aurait été fait par une domestique, si nous eussions osé introduire chez nous une personne étrangère, fut revendiqué dès le premier jour, revendiqué comme un droit, par Marian Halcombe. — Tout ce dont les mains d'une femme sont capables, disait-elle, matin ou soir, peu importe, les miennes le feront. . . Et pourtant, elles tremblaient, ces mains vers moi tendues. Ses bras amaigris, tandis qu'elle relevait les manches du grossier vêtement qu'elle avait endossé comme garantie de sécurité, racontaient la triste chronique du passé ; mais dans ses yeux brillait encore l'inextinguible flamme de son courage tout viril.

Je voyais de grosses larmes s'amasser dans ses yeux, et tomber ensuite lentement le long de ses joues, tandis qu'elle me regardait. Avec un retour de son ancienne énergie, elle les essuya brusquement, et je retrouvai dans son sourire un faible reflet de cette animation qui la distinguait jadis. — Ne mettez point mon courage en doute, Walter, disait-elle, s'excusant. . . C'est ma faiblesse qui pleure et non pas "moi." Le travail domestique la domptera, si je n'en puis venir à bout. . .

Et, fidèle à sa parole, lorsque nous nous retrouvâmes, le soir, lorsqu'elle s'assit pour se reposer, elle avait remporté la

victoire. Ses grands yeux noirs, qui exprimaient tant de fermeté, me lançaient encore quelques-uns de leurs éclairs d'autrefois : — Je ne suis pas encore tout à fait par terre, disait-elle ; je suis digne qu'on se fie à moi pour ma part dans l'œuvre commune. . . Et, avant que je pusse répondre, elle ajouta sur un ton plus bas : — Je suis digne aussi d'avoir ma part dans les risques et les dangers de l'avenir ; ne l'oubliez pas, l'heure venue. . .

L'heure venue, je m'en souvins.

Dès les derniers jours d'octobre, notre existence quotidienne avait sa règle ; et nous étions tous trois aussi complètement isolés que si la maison par nous habitée eût été une île déserte, et que le grand réseau de rues, les milliers de créatures semblables à nous dont nous étions entourés, eussent été les flots d'un océan sans limites.

Je pouvais, maintenant, compter sur quelque répit pour me mettre à même de méditer le plan de ma campagne à venir, et les moyens de m'assurer, dès le début, les armes nécessaires à la lutte que j'allais entreprendre contre sir Percival et le comte.

Les changements extérieurs, produits chez Laura par les souffrances et les terreaux du passé, avaient accentué d'une manière effrayante, et de façon à nous laisser peu d'espoir, la fatale ressemblance qui existait entre elle et Anne Catherick.

Dans mon récit du séjour que j'avais fait naguère à Limmeridge-House, j'ai noté, les ayant observées toutes deux, que cette ressemblance, si frappante qu'elle fût comme aspect général, offrait cependant d'importantes lacunes, quand on en venait à une comparaison minutieuse. Dans ce temps-là, les voyant ensemble et côte à côte, personne n'eût pu les prendre un seul instant l'une pour l'autre, ainsi que cela s'est vu fréquemment pour des enfants jumeaux.

Maintenant, je n'aurais pu m'exprimer de même à ce sujet. Les souffrances et

les chagrains que je m'étais autrefois rapproché d'associer à l'avenir de Laura Fairlie, même dans une de mes pensées éphémères, avait empreint sur sa jeune beauté leurs stigmates profanateurs ; et la fatale ressemblance que je n'avais pu entrevoir sans un frémissement intérieur autrefois, et simplement par la pensée, était maintenant une ressemblance réelle et vivante, dont mes yeux mêmes m'affirmaient l'exactitude.

Les seuls incidents du temps jadis que nous puissions nous hasarder à lui rappeler, étaient les menus détails domestiques de cet heureux temps passé à Limmeridge, alors que j'y étais allé pour lui donner des leçons de peinture. Le jour où je réveillai ce souvenir en lui montrant l'esquisse du kiosque-châlet qu'elle m'avait donnée le matin de nos adieux, et qui, depuis lors, ne m'avait jamais quitté, fut le point de départ d'une nouvelle ère d'espérance.

Par degrés, et en usant de beaucoup de ménagements, nous lui rendîmes, en quelque sorte, l'aurore du souvenir de nos promenades d'autrefois, et ses pauvres yeux, d'où toute expression semblait bannie par la souffrance, fixèrent sur Marian et sur moi des regards où se lisait une sorte d'intérêt nouveau, un vague besoin de penser, flamme naissante qu'à partir de ce moment nous entretenîmes avec un soin religieux.

Je lui achetai une petite boîte à couleurs, et un album de tout point semblable à celui que j'avais vu dans ses mains le jour de notre première entrevue. Une fois encore, — une fois encore, ô joie ! — durant ces heures que je pouvais disputer au travail, sous les ternes clartés du jour de Londres, dans une misérable chambre de Londres, je me retrouvai à côté d'elle, guidant ses pinceaux incédis, venant en aide à ses faibles travaux.

Nous relevions lentement, par cette naïve industrie, le niveau de son intelligence. Quand il faisait beau, nous l'em-

menions avec nous dans un tranquille square de la vieille Cité, tout proche de notre domicile, et où rien ne devait ni la déranger ni l'alarmer. Sur les fonds déposés chez le banquier, nous prélevions, çà et là, quelques livres sterling pour lui procurer à la fois un peu de vin et la nourriture fortifiante en même temps que délicate dont sa santé réclamait impérieusement le secours.

Nous l'amusions, le soir, avec des jeux de cartes à la portée des enfants, et avec des collections de dessins que je me procurais sans peine chez le graveur pour lequel je travaillais.

Quelques sacrifices que cela dût coûter, quelques longs, fatigants, et désolants délais qu'il nous fallut subir, le tort qui lui avait été fait, si tant est qu'humainement il offrit quelque prise, devait être redressé sans son concours, et même complètement à son insu.

Cette résolution prise, il fallait décider ensuite comment nous irions au-devant des premiers dangers, et quelles devaient être nos premières démarches.

Après m'être consulté avec Marian, je résolus de commencer par grouper autant de renseignements que possible, de demander ensuite l'avis de M. Kyrle (sur qui nous savions pouvoir compter) ; de savoir de lui, tout d'abord, si le recours aux lois nous était suffisamment ouvert. Je devais bien aux intérêts de Laura de ne pas faire dépendre tout son avenir de mes efforts isolés, tant que j'aurais la moindre chance de fortifier notre position par un secours quelconque sur lequel on pût faire fond.

La première source d'informations à laquelle je recourus fut le "Journal" que Marian Halcombe avait tenu à Blackwater-Park. Il y avait dans ces notes, relativement à moi, des passages qu'elle préférait ne pas me laisser voir. En conséquence, elle me lisait elle-même le manuscrit, et je prenais, au fur et à mesure, les notes dont j'avais besoin.

Nous ne pouvions nous procurer le temps nécessaire à ce travail qu'en veillant fort avant dans la nuit. Nous y consacra mes trois soirées, et ce fut assez pour me mettre en possession de tout ce que Marian avait à m'apprendre.

Je m'employai ensuite à réunir autant de témoignages additionnels que je pus, sans trop éveiller de soupçons, m'en procurer au dehors. Je me rendis en personne chez mistress Vesey pour savoir si Laura se trompait ou non en affirmant qu'elle y avait couché.

En cette occasion, par égard pour l'âge et les infirmités de mistress Vesey, — et ultérieurement, dans toutes les occasions semblables, par mesure de précaution, — je tins secrète notre position réelle, prenant soin de ne jamais parler de Laura que comme de "feu lady Glyde."

La réponse de mistress Vesey à mes questions ne fit que me confirmer dans des appréhensions déjà conçues. Laura, bien certainement, s'était annoncée comme devant venir passer une nuit sous le toit de sa vieille amie ; mais jamais, ni de près ni de loin, cette promesse n'avait été tenue.

Lorsque ensuite je demandai la lettre que Laura avait écrite de Blackwater-Park à mistress Vesey, elle me fut remise sans l'enveloppe qui, jetée le jour même au panier, avait disparu depuis longtemps.

La lettre elle-même ne portait aucune date, pas même celle du jour de la semaine. Elle renfermait seulement ces lignes : — "Très-chère mistress Vesey, "je suis dans de grandes anxiétés et dans "de grands chagrins. Il se peut que "j'aie vous trouver demain soir, et que "je vous demande un asile pour la nuit. "Je ne saurais, dans cette lettre, vous "donner aucun détail. Je l'écris avec une "telle peur d'être découverte, qu'il m'est "impossible d'arrêter mon esprit sur quoi "que ce soit. Veuillez, je vous prie, vous "trouver chez vous quand j'irai. Je vous

"donnerai mille baisers et vous mettrai "au courant de tout. — Votre Laura "bien affectonnée." Quel parti pouvait-on tirer de ces quelques lignes ? Aucun, bien certainement.

En revenant de chez mistress Vesey, j'engageai Marian à écrire (non sans observer les précautions dont j'usais moi-même) à mistress Michelson. Elle pourrait, si cela lui convenait, exprimer en général, quelques soupçons sur la conduite du comte Fosco, et devait demander à l'ex-femme de charge de nous fournir, dans l'intérêt de la vérité, une constatation précise des événements.

Pendant que nous attendions la réponse, qui nous arriva au bout de huit jours, j'allai visiter le médecin de Saint-John's Wood ; je me présentai comme envoyé de miss Halcombe pour compléter, s'il y avait lieu, les détails que M. Kyrle avait pris le soin de se procurer, sur les derniers moments de "feu lady Glyde." Assisté par M. Goodricke, j'obtins une copie du certificat mortuaire, et une entrevue avec la femme (nommée Jane Gould) qui avait été choisie pour les soins préliminaires de l'ensevelissement.

Par l'entremise de cette personne, je découvris aussi un moyen de me mettre en communication avec la domestique, Hester Pinhorn. Elle venait de quitter sa place, par suite d'un désaccord avec sa maîtresse, et logeait chez certaines gens du voisinage, connus de mistress Gould. Ce fut ainsi que j'obtins les Relations de la femme de charge, du docteur, de Jane Gould et de Hester Pinhorn, exactement telles qu'on les a précédemment trouvées dans ces pages.

Muni d'un sujet d'enquête si important, je me crus suffisamment préparé à la consultation que je voulais avoir avec M. Kyrle. Marian lui écrivit, en conséquence, qui j'étais, lui marquant le jour et l'heure où je désirais m'entretenir avec lui en particulier.

Je trouvai dans le cours de cette ma-

tinée, le temps de faire faire à Laura sa promenade habituelle, et de l'installer ensuite devant son dessin. Au moment où je m'apprêtais à quitter la chambre, elle leva les yeux sur moi, et je lus dans sa physionomie une sorte d'inquiétude inaccoutumée ; ses mains ensuite commencent, comme autrefois, à errer vaguement parmi les pincesaux et les crayons qui encombraient la table.

— N'est-ce pas, me dit elle, que vous n'êtes pas encore fatigué de moi ? ce n'est pas pour cela que vous me quittez ? Je tâcherai de mieux faire, je tâcherai de me porter mieux. Vous suis-je aussi chère qu'autrefois, Walter, maintenant que me voilà si pâle, si maigre et si lente à faire des progrès ? . . .

Elle disait exactement ce qu'un enfant eût pu dire, et me laissait lire dans sa pensée avec une candeur d'enfant. Je restai quelques minutes de plus ; — je restai pour lui dire à quel point elle m'était plus chère, maintenant, qu'à une autre époque du passé : — Tâchez de vous rétablir, lui dis-je, encourageant le nouvel espoir que je voyais se faire jour dans son esprit. Tâchez de vous rétablir pour Marian et pour moi.

— Oui, se disait-elle, revenant à son dessin. Je tâcherai, parce qu'ils m'aiment bien tous les deux. Puis, relevant tout à coup la tête : — Ne soyez pas longtemps ! ajouta-t-elle. Mon dessin ne va pas vite, Walter, quand vous n'êtes pas là pour m'aider.

— Je reviendrai bientôt, chère enfant, je reviendrai bientôt, pour m'assurer que cela marche . . .

Ma voix, malgré moi, faiblit un peu. Je dus me contraindre pour quitter la chambre. Mais ce n'était pas le moment de renoncer à cet empire sur moi-même qui, dans le cours de cette même journée, pouvait m'être encore si utile.

En ouvrant la porte je fis signe à Marian de me suivre sur l'escalier. Il fallait la préparer à une des conséquences que

devaient avoir, tôt ou tard, je le sentais bien, mes allées et venues, à front découvert, dans les rues de Londres.

— Je serai de retour dans quelques heures, selon toute probabilité, lui dis-je ; et vous prendrez soin, comme à l'ordinaire, de ne laisser personne pénétrer ici en mon absence. Mais s'il arrivait quelque chose...

— Que peut-il arriver ? interrompit-elle vivement. Si vous entrevoyez quelque danger, Walter, dites-le moi sans détours, et je saurai bien y faire face.

— Le seul danger, répondis-je, c'est que la nouvelle de l'évasion de Laura ait pu rappeler à Londres sir Percival Glyde. Vous savez qu'il m'a fait guetter avant mon départ d'Angleterre, et que probablement il me connaît de vue, bien que je n'aie pas sur lui le même avantage...

Elle posa sa main sur mon épaule, et, dans une muette inquiétude, me contempla longuement. Je voyais qu'elle appréciait parfaitement la gravité du péril suspendu sur nos têtes.

— Il n'est pas probable, lui dis-je, que ma piste soit de sitôt retrouvée à Londres, ou par sir Percival lui-même, ou par les agents qu'il emploie ; mais il n'est absolument pas impossible qu'il arrive quelque accident. Cela étant, et si je manquais à revenir ce soir, il ne faudrait pas vous alarmer ; il faudrait, au contraire, trouver les meilleures défaites que vous pourriez, afin d'empêcher que Laura ne s'inquiète. Si j'avais la moindre raison de soupçonner qu'on a l'œil sur moi, je prendrais soin que nul espion ne pût m'escorter jusqu'à ce logis. Si loin qu'ils puissent être ajournés, croyez, Marian, croyez fermement à mon retour ; croyez-y, et ne craignez rien !

— Bien ! répondit-elle avec fermeté. Vous n'aurez point à regretter, Walter, de n'avoir pour aide qu'une femme. Elle s'arrêta et me tint un instant de plus... Prenez garde ! me dit-elle en me pressant

la main avec inquiétude, — au nom de Dieu, prenez garde !

Je la quittai ; je partis pour frayer la route aux découvertes, — route obscure, ambiguë, qui allait s'ouvrir à la porte de l'avocat.

IV

Aucune circonstance, même de l'importance la plus minime, ne s'offrit à moi tandis que je me rendais dans Chancery Lane, aux bureaux de MM. Gilmore et Kyrle.

Tandis que l'on passait ma carte au second de ces deux associés, une réflexion me vint que je regrettais vivement de n'avoir pas faite plus tôt. D'après les renseignements fournis par le "Journal" de Marian, il était absolument certain que le comte Fosco avait ouvert la première des deux lettres écrites par elle, de Blackwater-Park, à M. Kyrle, et que, par l'entremise de sa femme, il avait intercepté la seconde.

Il connaissait donc parfaitement l'adresse de l'étude, et devait conclure naturellement que si, après avoir fait évader Laura de l'hospice, Marian manquait de conseils et de secours, elle aurait une seconde fois recours à l'expérience de M. Kyrle. Cela étant, l'étude Chancery de Lane était justement le premier endroit autour duquel sir Percival et lui disposeraient leurs espions ; donc, s'ils avaient choisi, pour cette nouvelle mission, les mêmes agents qui m'avaient naguère suivi, avant mon départ pour l'Amérique, le fait de mon retour se trouverait constaté, selon toute apparence, dès ce jour-là même.

J'avais, en général, fait entrer dans mes calculs la chance d'être reconnu en courant les rues de Londres ; mais le risque spécial, attaché à ma venue dans cette étude, ne m'avait pas frappé jusqu'à ce moment. Il était trop tard, à présent, pour réparer cette déplorable erreur, — trop tard pour regretter de n'avoir pas

arrangé ma rencontre avec l'avocat dans un endroit convenu d'avance, et resté secret entre nous. Je ne pus que me promettre de quitter Chancery Lane avec toute espèce de précautions, et de ne rentrer à aucun prix chez moi par la voie la plus directe.

Après quelques minutes d'attente, on m'introduisit dans le cabinet particulier de M. Kyrle. C'était un homme pâle, maigre, calme, toujours maître de lui, ayant le regard très-attentif, parlant fort bas, et aussi peu démonstratif que possible ; sa sympathie (autant que j'en pus juger) n'était point à la disposition du premier venu, et il ne devait pas être facile de déranger son sang-froid professionnel.

Je ne pouvais guère trouver mieux que cet homme pour le genre de services que j'avais à réclamer de lui. S'il se laissait aller à une décision quelconque, et si cette décision nous était favorable, à partir de ce moment j'acquerrais la preuve que nous avions pour nous d'excellentes armes.

— Avant d'aborder l'affaire qui m'amène ici, lui dis-je, je dois vous prévenir, M. Kyrle, que malgré tous mes efforts pour être bref, le simple exposé des faits prendra nécessairement quelque temps.

— Mon temps, répondit-il, est à la disposition de miss Halcombe. Du moment où ses intérêts sont en jeu, je représente non plus seulement la fonction, mais la personne même de mon associé ; il m'a positivement demandé ceci, en cessant de prendre part à nos affaires communes.

— Puis-je savoir si M. Gilmore est en Angleterre ?

— Il n'y est point ; il réside en Allemagne avec ses parents. Sa santé est certainement meilleure ; mais l'époque de son retour est encore incertaine...

Tandis que nous échangeions laconiquement ces quelques propos préliminaires, M. Kyrle avait cherché dans les papiers qu'il avait devant lui, et en retira, justement alors, une lettre cachetée. Je voyais

qu'il allait me la passer ; mais changeant apparemment d'intention, il la plaça sur la table, un peu à l'écart, s'installa dans son fauteuil, attendit en silence ce que j'avais à lui dire.

Sans perdre un moment en préfaces quelconques, j'abordai mon récit et lui donnai pleine connaissance des événements qui ont déjà été relatés en ces pages.

Bien qu'il fut avocat jusqu'à la moëlle des os, je lui fis perdre ce beau sang-froid qui est l'apanage traditionnel de sa profession. Des expressions d'incrédulité et de surprise, qu'il ne pouvait pas réprimer, m'interrompirent à diverses fois, avant que j'eusse fini. Je persévérai cependant jusqu'au bout, et, lorsque j'y fus parvenu, je lui posai hardiment la question la plus essentielle de toutes.

— Quelle est votre opinion, monsieur Kyrle ?...

Il était trop prudent pour s'aventurer à répondre sans prendre le temps, auparavant, de recouvrer pleine possession de lui-même.

— Avant de donner mon opinion, dit-il, je vous demande la permission de débayer le terrain par quelques questions...

Et il posa, d'un ton soupçonneux, incrédule, ces questions qui, par leur aigre précision, me prouvèrent qu'il me croyait la victime d'une fraude ; et que même, si je ne lui eusse été adressé par miss Halcombe, il m'aurait volontiers soupçonné de chercher personnellement à organiser une habite mystification.

— Croyez-vous que j'aie dit la vérité, monsieur Kyrle ? lui demandai-je, quand il eut cessé de m'examiner.

— En tant qu'il s'agit de vos propres convictions, me répondit-il, j'en suis parfaitement sûr. J'ai la plus haute estime pour miss Halcombe ; j'ai dès lors toute raison de porter respect à un gentleman qu'elle choisit pour médiateur dans une affaire aussi délicate. J'irai même bien plus loin, si vous voulez : j'admettrai, pour

mettre à la fois plus de courtoisie et de clarté dans la discussion, j'admettrai que l'identité de lady Glyde, comme personne vivante, est un fait complètement démontré pour miss Halcombe et pour vous ; mais vous venez me demander une opinion juridique. Comme avocat, et seulement comme avocat, je dois vous dire, monsieur Hartright, que vous n'avez pas l'ombre d'un droit.

— Vous formulez votre opinion, monsieur Kyrle, d'une manière bien absolue.

— Il ne dépendra pas de moi qu'elle ne vous devienne claire, au même degré. Les preuves de la mort de lady Glyde sont, d'après tout ce que l'on peut voir, parfaitement claires et suffisantes. Pour établir qu'elle est venue chez le comte Fosco, qu'elle y est tombée malade, et qu'elle y est morte, on a le témoignage de sa tante. Pour établir le décès, et montrer qu'il a eu lieu par suite de circonstances naturelles, on a le certificat du médecin. Enfin, on a le fait des funérailles, à Limmeridge, et l'assertion formelle inscrite sur sa tombe.

Tel se présente l'ensemble des faits que vous voulez anéantir. Quelles preuves fournissez-vous à l'appui de votre déclaration que la personne morte et enterrée n'était point lady Glyde ? Parcourons les principaux points de votre exposé de faits, et voyons ce qu'ils valent.

Miss Halcombe se rend dans un hospice particulier quelconque, et rencontre là une malade quelconque. On sait qu'une femme nommée Anne Catherick, ressemblant d'une manière frappante à lady Glyde, s'est échappée autrefois de cet hospice ; on sait que la personne admise là, au mois de juillet dernier, y a été reçue comme étant Anne Catherick, reprise et réintégrée es-mains de ses gardiens ; on sait que le gentleman qui l'a ramenée, a prévenu en même temps M. Fairlie, qu'entre autres symptômes de folie, Anne Catherick est possédée du désir de se faire passer pour la défunte nièce du proprié-

taire de Limmeridge-House ; on sait enfin qu'à l'hospice (où personne ne s'avisait de la croire) elle s'est donnée, à plusieurs reprises, pour lady Glyde.

Dans tout ceci, rien que des faits. Qu'avez-vous à leur opposer ? La reconnaissance de cette femme par miss Halcombe, reconnaissance que des événements ultérieurs invalident ou contredisent. En effet, est-ce que miss Halcombe atteste l'identité de sa soeur par-devant le propriétaire de l'hospice, aussitôt qu'elle l'a reconnue, pour arriver ensuite, par des moyens légaux, à la tirer de sa captivité ? Nullement : elle s'occupe en secret une des gardiennes, qui se charge de faire évader la prisonnière.

Quand celle-ci a recouvré sa liberté, par ce moyen équivoque et irrégulier, quand elle est conduite à M. Fairlie, est-ce que celui-ci la reconnaît ? Est-il du moins ébranlé, un moment, dans ses convictions relativement à la mort de sa nièce ? En aucune façon ; les domestiques la reconnaissent-ils ? pas davantage. La garde-t-on dans le voisinage pour affirmer elle-même sa propre identité ; — pour lui faire subir des épreuves ultérieures ? Nullement : on l'emmène à Londres en secret.

Sur ces entrefaites, vous l'avez aussi reconnue, vous ; — mais vous n'êtes pas un de ses parents, vous n'êtes pas même un ancien ami de sa famille. Le témoignage contraire des domestiques fait équilibre au vôtre, de même que celui de M. Fairlie annule celui de miss Halcombe.

Quant à la soi-disant lady Glyde, elle trouve un contradicteur puissant en elle-même. Ne déclare-t-elle pas, en effet, qu'elle a couché à Londres, dans une maison désignée par elle ? Et il résulte de votre propre témoignage qu'elle n'a pas même approché de cette maison ; vous admettez, en outre, que sa situation d'esprit vous empêche de la produire, n'importe où ; vous refusez de la soumettre aux investigations nécessaires, pour que

sa parole même fasse valoir ses droits.

Je passe, afin d'économiser le temps, sur les adminicules secondaires des deux parts ; et je vous demande, si ce procès doit s'engager maintenant devant un tribunal, — devant le jury tenu d'accepter les faits selon leur apparence plus ou moins raisonnable, — je vous le demande, où sont vos preuves ?...

Je dus attendre un instant et me recueillir avant de lui répondre. C'était la première fois que l'histoire de Laura et l'histoire de Marian m'apparaissaient ainsi, au point de vue d'une personne étrangère, la première fois que les obstacles jetés en travers de notre route se montraient sous leur véritable aspect.

— On ne saurait douter, dis-je, que les faits, tels que vous venez de les exposer, semblent militer contre nous...

— Mais vous pensez que, bien expliqués, ces faits disparaîtront, interrompit M. Kyrle. Laissez-moi vous faire profiter, à cet égard, du résultat de mon expérience. Quand un jury anglais est appelé à choisir entre un simple fait, s'offrant à la superficie des choses, et une longue explication cachée dans leur profondeur, il préfère invariablement le fait tout simple au commentaire compliqué.

Lady Glyde, par exemple (j'appelle ainsi, par simple forme de raisonnement, la dame au nom de laquelle vous venez), lady Glyde déclare qu'elle a passé la nuit dans telle maison, et il est prouvé qu'au fait et au prendre, elle n'y a pas couché. Vous expliquez cette circonstance en décrivant l'état particulier de son esprit, et en tirant de là une conclusion métaphysique plus ou moins subtile.

Je ne dis point que cette conclusion soit erronée ; je dis simplement que le jury aimera mieux s'en tenir à ce fait, qu'elle s'est contredite, plutôt que d'entrer dans aucun des arguments par lesquels vous essayerez d'expliquer cette contradiction.

— Mais n'est-il pas possible, repris-je

avec insistance, qu'à force de patience et de zèle, on se procure un supplément de preuves ? Miss Halcombe et moi nous possédons quelques centaines de livres sterling...

Il me regardait avec une pitié à moitié contenue, et secouant la tête :

— Monsieur Hartright, me dit-il, réfléchissez là-dessus, même à votre point de vue. Si vous avez bien jugé sir Percival Glyde et le comte Fosco (ce que je suis loin d'admettre, prenez-y bien garde !) toutes les difficultés imaginables vous seraient suscitées, quand vous entreprendriez cette enquête nouvelle. On élèverait devant vous tous les obstacles que peut fournir la chicane ; on contesterait systématiquement chaque point du procès ; — et quand, avec le temps, nous aurions dépensé, non pas des centaines, mais des milliers de livres, le résultat final, suivant toute probabilité, serait contre nous.

Les questions d'identité, quand elles se rattachent à des phénomènes de ressemblance personnelle, sont en elles-mêmes, les plus difficiles à vider, — les plus difficiles, alors même qu'il ne s'y mêle aucune des complications dont se montre entouré le cas que nous discutons en ce moment. Je ne vois, en réalité, aucune chance d'éclaircir, d'une manière quelconque, cette affaire si bizarre.

Même en supposant que la personne enterrée dans le cimetière de Limmeridge ne soit véritablement pas lady Glyde, vous établissez vous-même que, de son vivant, il existait entre elles une ressemblance extraordinaire. Nous ne gagnerions donc rien à obtenir les autorisations nécessaires pour la faire exhumer. Somme toute, monsieur Hartright, il n'y a pas là, réellement, matière à procès...

Résolu que j'étais à croire le contraire, je maintins la position, et, de nouveau, je fis appel à ses lumières... — N'est-il pas d'autres preuves que nous pourrions pro-

duire, lui demandai-je, indépendamment de celles qui établissent l'identité ?

— Pas dans votre situation particulière, me répondit-il. La plus simple et la plus certaine de toute, la preuve par comparaison de dates, est, à ce que je comprends, hors de votre portée... Ah! si vous pouviez démontrer que la date mentionnée dans le certificat du médecin, et la date du voyage de lady Glyde à Londres sont en désaccord absolu, les choses prendraient un aspect tout à fait différent, et je serais le premier à vous dire : Marchons en avant !

— Cette date, monsieur Kyrle, pourrait bien encore se retrouver.

— Soit ; quand elle "sera" trouvée, monsieur Hartright, vous aurez alors ce que j'appelle une matière à procès. Si d'ores et déjà vous entrevoyez une pers-

pective quelconque d'en arriver là... faites-la moi connaître, et nous verrons si j'ai quelques conseils à vous donner...

Je me mis à réfléchir. La femme de charge ne pouvait nous fournir cette date ; Laura ne le pouvait pas non plus, et Marian pas davantage. Selon toute probabilité, les seules personnes, qui la connussent parfaitement, étaient sir Percival et le comte.

J'exprimai naïvement cette pensée, et alors, pour la première fois, la physionomie calme et attentive de M. Kyrle s'éclaira d'un léger sourire.

— D'après l'opinion que vous avez sur la conduite de ces deux gentlemen, me dit-il, vous ne vous attendez pas, je présume, à trouver de leur côté beaucoup d'appui ? S'ils se sont associés dans ce complot en vue d'un bénéfice considérable,

il n'est pas à croire qu'ils veuillent bien avouer le fait.

— Non, mais ils peuvent être forcés à le reconnaître.

— Et par qui ?

— Par moi...

Nous nous levâmes en même temps et du même mouvement. Il me regardait au visage, laissant voir plus d'intérêt qu'il ne m'en avait encore témoigné. Je pus constater, à son air, que je l'avais rendu quelque peu perplexe.

— Vous êtes étrangement résolu, me dit-il. Sans nul doute, vous avez, pour toutes ces démarches, un motif personnel que je n'ai point à scruter. Si, dans l'avenir, un procès en règle peut être institué, je vous aiderai de mon mieux ; c'est tout ce que je puis vous dire.

(à suivre.)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par aite par es Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

« SANTE ET BEAUTE »

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

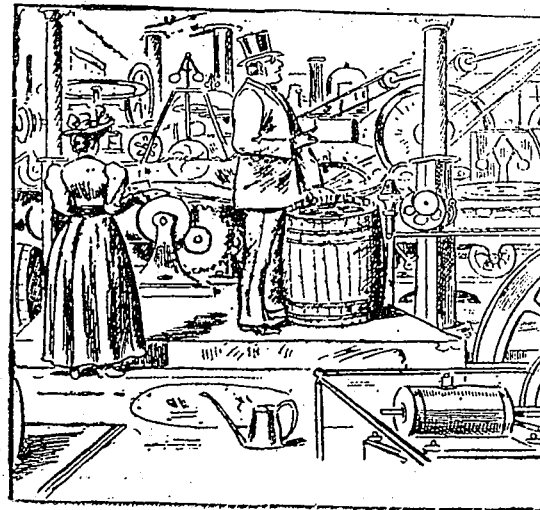
« L. A. BERNARD »

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

DEVINETTES



Où est le voleur ? Il faut trouver le voleur.



On désire voir l'ingénieur en chef. Où est-il ?
Le voyez vous ?



Mon fils est au pique-nique avec sa fiancée,
mais je ne le vois pas encore.

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH
COURTIER EN VALEURS
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION
COLLECTION DES
Principaux Romanciers
FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
Libraires-Commissionnaires

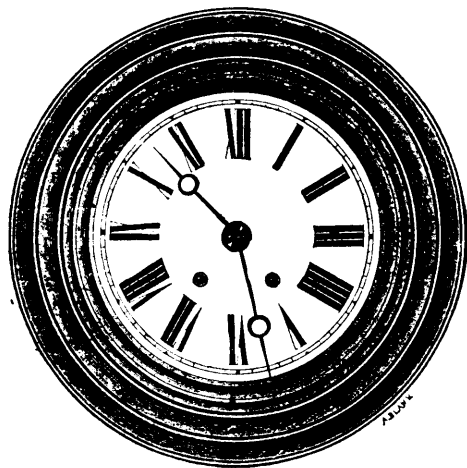
TELL. BELL 696

1617 RUE NOTRE-DAME



Les ruines de Thèbes

HORLOGES! HORLOGES!



N'ACHETEZ PAS 

◆ VOS HORLOGES ◆

+++++
AVANT D'AVOIR VU NOTRE
ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un
choix considerable de

HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEIL-MATINS

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.

No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel
MONTREAL

APPEL AU CLERGE

A VENDRE

AU PROFIT DE 

LA COLONISATION

(Pour un missionnaire)

18 BEAUX TABLEAUX
A L'HUILE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

IMPRIMERIE BILAUDEAU

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES,
BROCHURES,
JOURNAUX,
REVUES, ETC.

SPECIALITE :

imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,

Gerant

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.